

2^e Année - N° 52.

Le numéro : 25 centimes

14 Octobre 1915.

LE PAYS DE FRANCE



G. Roques

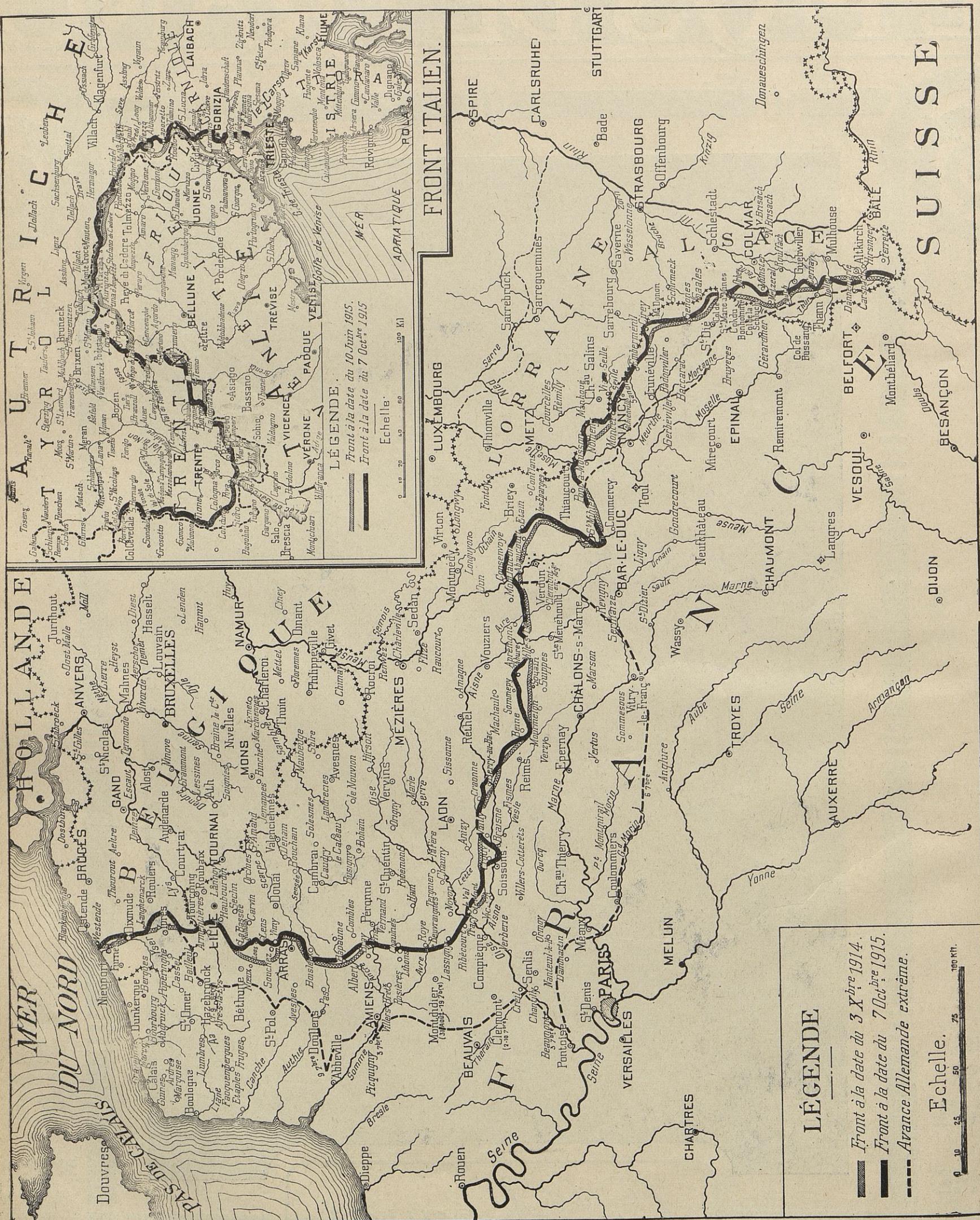
Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Abonnement pour la France....15 Frs

Abonnement pour l'Etranger...20

Édité par
Le Mat
2.4.6
boulevard Poisson
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 30 SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE



E plus bel éloge que l'on puisse faire de nos armées c'est l'impatience que nous montrons pour de nouveaux succès ; après les magnifiques victoires d'Artois et de Champagne, — 30.000 prisonniers, 144 canons, une perte de trois corps d'armée pour les Allemands — nous attendions encore des triomphes et nous ne songions pas à la difficulté d'organiser les positions conquises, d'amener toutes nos forces vers les nouvelles lignes à conquérir, et cependant notre attente n'a pas été déçue ; nos troupes ont encore remporté un brillant succès en élevant, au cours de cette semaine, le village de Tahure et la côte 199 qui se trouvaient en plein dans les secondes lignes ennemis.

Il a fallu une nouvelle et intense préparation d'artillerie ; sur tout le reste du front d'ailleurs, c'est encore le canon qui s'est fait entendre.

En Belgique, le 1^{er} octobre, nos batteries de gros calibre coopèrent au bombardement par la flotte anglaise des batteries allemandes de Westende.

L'armée belge soutient aussi une lutte violente d'artillerie où elle prend souvent le dessus ; le 1^{er} octobre, les Allemands font une démonstration devant Dixmude ; après un intense bombardement, ils parviennent à prendre pied dans une tranchée mais ils en sont aussitôt chassés par nos amis belges. Encore une petite attaque d'infanterie, le 3, dans le même secteur, suivie du même insuccès. Les jours suivants, actions d'artillerie de part et d'autre.

Les brillants succès remportés par l'armée britannique lui ont valu les chaleureuses félicitations du roi George ; nos alliés ont de nouveau montré qu'ils les méritaient. Les Allemands, ne voulant pas rester sur le coup de la défaite qui leur avait été infligée les 25 et 26 septembre, ont violemment attaqué, le 29, les positions anglaises au nord-ouest de Hulluch ; ils ont seulement pu enlever 150 mètres de tranchées. Mais ce succès a été éphémère, car la nuit suivante, les troupes britanniques ont reconquis leurs positions et depuis elles les ont fermement consolidées. Plus au nord, l'ennemi a cependant réussi à reprendre la plus grande partie d'un ouvrage fortifié connu sous le nom de redoute Hohenzollern.

Notre attaque en Artois progresse plus lentement ; le 1^{er} octobre nous gagnons quelque terrain à l'est et au sud-est de Neuville et dans la partie sud du bois de Givenchy ; le lendemain nous progressons sensiblement de tranchée à tranchée sur les hauteurs de la Folie ; le 3, après avoir repoussé quatre attaques successives de l'ennemi entre Souchez et le bois de Givenchy, nous enlevons un blockhaus et des retranchements au sud de ce bois ; le 4, nous avions atteint un moment le carrefour des Cinq-Chemin, tout près de la côte 119 ; mais dans un furieux retour offensif les Allemands ont pu reprendre pied à cet endroit.

Les jours suivants, la lutte d'artillerie continuait violente aux abords de Givenchy où l'ennemi, ayant amené des renforts, résiste avec acharnement ; elle se prolongeait jusqu'au sud d'Arras.

Cependant, le 6 octobre, les Allemands ont tenté quatre attaques successives contre les positions que nous avons récemment conquises dans des bois à l'ouest du chemin de Souchez à Angres ; ils ont été complètement repoussés. Le 7, nous avons légèrement progressé au sud de Thélus près de la route d'Arras à Lille.

En Santerre, l'activité ne s'est pas ralenti ; l'artillerie de campagne et l'artillerie spéciale de tranchée n'ont cessé de tonner, notamment le long du chemin de fer d'Amiens à Tergnier, près de Lihons et de Chaulnes.

On s'est aussi bombardé autour de Bouchoir et de Beaufort, villages situés, le premier sur la route de Roye à Amiens, le second à 4 kilomètres et demi au sud de Rosières-en-Santerre.

Les communiqués ont été muets pendant quelques jours sur la région de Beuvraignes où, la semaine précédente, notre artillerie avait remporté quelques succès ; puis on a de nouveau annoncé de violents bombardements dans

les secteurs d'Andecout, de Canny-sur-Matz ainsi qu'au nord de l'Aisne. Il y a là des points intéressants entre Roye et Lassigny.

En Champagne, la lutte ne s'est pas ralenti ; l'avance a été moins rapide que précédemment pour les raisons que nous avons exposées plus haut, mais elle a été intéressante.

Le 1^{er} octobre, après avoir arrêté net par notre feu une contre-attaque dans la région de Maisons-de-Champagne, nous enlevions par un hardi coup de main, à l'autre extrémité du front entre Aubérive et l'Epine-de-Védégrange, un certain nombre de mitrailleuses et une trentaine de prisonniers. Le lendemain, au nord de Mesnil, nos troupes prenaient possession d'un élément important d'ouvrages ennemis qui faisaient saillant sur sa ligne actuelle. Les Allemands contre-attaquaient le jour suivant à cet endroit ; ils étaient repoussés.

Puis, pendant deux jours, nos positions sont bombardées au moyen d'obus suffocants ; notre artillerie répond et réduit au silence quelques batteries ennemis ; l'ennemi ne peut approcher de nos lignes.

Le 6, se produit le brillant fait d'armes qui nous vaut la possession du village de Tahure et de la butte du même nom formant point d'appui dans la seconde ligne de résistance allemande. Cette conquête est d'une importance considérable : à Tahure se croisent les routes qui conduisent à Cernay, à Perthes-les-Hurlus, à Souain et à Somme-Py. La butte de Tahure, dont les Allemands avaient fait un bastion qu'ils prétendaient imprenable, commande à deux kilomètres à peine le chemin de fer de Challerange si utile aux Allemands et domine en outre le saillant des défenses ennemis vers la butte de Mesnil et Ripont.

Nous avons fait là encore un millier de prisonniers. A la fin de la journée, les Allemands ont prononcé des retours offensifs opiniâtres par lignes successives ; ils ont été repoussés avec de lourdes pertes.

En Argonne, toujours la lutte de tranchée à tranchée accompagnée de violentes canonnades. Une colonne ennemie en marche de Baulny vers Apremont, allant sans doute renforcer les troupes du kronprinz, a été prise sous le feu de nos batteries lourdes.

Sur les Hauts-de-Meuse, lutte d'artillerie ; des obus ont été lancés à longue portée sur Verdun et Nomény par des batteries ennemis que notre artillerie a contrebattees.

En Lorraine, de fortes reconnaissances ennemis ont été dispersées.

En Alsace, bombardements violents.

Nos aviateurs continuent leur utile besogne en bombardant les gares et les voies ferrées de l'ennemi ; le 2 octobre, soixante-cinq avions ont bombardé la gare de Vouziers et de Challerange ; d'autres ont lancé des projectiles sur la bifurcation de Guignicourt à Amifontaine ; le lendemain, c'étaient la gare, le pont et les bâtiments militaires de Luxembourg qui recevaient les obus de nos avions ; le 3, sur la gare des Sablons, à Metz, tombaient une quarantaine d'obus de gros calibre.

Plusieurs avions allemands ont été abattus dans nos lignes ; malheureusement notre dirigeable Alsace, qui avait bombardé dans la nuit du 1^{er} octobre les gares d'Amagne, d'Attigny et de Vouziers, a été obligé d'atterrir le 3 octobre près de Rethel ; son équipage a été fait prisonnier.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

La neige commence à tomber sur les montagnes du Trentin, ce qui n'arrête pas l'élan des alpins italiens ; par des reconnaissances hardies, nos vaillants alliés s'emparent des cols et des hauteurs, repoussent peu à peu les Autrichiens qui sont réduits à bombarder de loin les lignes italiennes.

Le 5 octobre, les troupes du général Cadorna ont remporté un brillant succès près de Rovereto ; elles ont occupé les bourgades de Camperi, d'Alba-Volta et ont forcé les Autrichiens à abandonner précipitamment Piazza ; la prise de Rovereto, qui est la clé de Trente, est envisagée comme imminente.

SUR LA LIGNE DE FEU



L'intense bombardement auquel sont soumises nos lignes ne permet pas à certains moments aux « cuistots » d'apporter la soupe dans les tranchées avancées ; il faut que nos poilus s'ingénient à remplacer le rata avec les vivres de réserve ; celui-ci, voulant manger chaud, fait cuire le contenu de sa boîte de singe sur un feu qu'il a allumé près de l'entrée d'un abri souterrain ; ses camarades le blagueront peut-être ; cela ne l'empêchera pas de faire sa petite popote.



Le réseau de fils de fer barbelés a paru encore une défense trop simple ; on l'a compliqué par les arrangements les plus ingénieux ; l'entrée des boyaux a été bouchée avec des fils de fer roulés en sphères ; voici des soldats qui s'appliquent à construire des hexaèdres ; toutes les figures de la géométrie sont employées ; mais l'ennemi ne passera pas.

UNE COMPAGNIE DE MITRAILLEUSES



Sur une route près de Carentan, la compagnie de mitrailleuses complètement équipée se rend aux premières lignes ; les mulets sont chargés du terrible engin et des caisses de munitions ; les soldats les conduisent par la bride ; un fourgon, rempli de bandes de cartouches, les suit ; bientôt le « tacataca » meurtrier se fera entendre pour la conquête de Souchez.



Si parmi les trophées de nos victoires présentés à la curiosité du public ne figurent pas beaucoup de mitrailleuses, c'est que beaucoup de ces engins servent à nos troupes contre l'ennemi. Voici une compagnie de mitrailleuses prête à partir pour les combats qui ont eu lieu en Artois ; la plupart des engins dont elle est armée ont été pris aux Allemands lors de notre victoire de Carentan.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE⁽¹⁾

LES BATAILLES DE POLOGNE

par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Le plan de campagne des empêtres centraux n'avait pas réussi selon tous leurs désirs.

Ecraser l'ennemi sur le front occidental, puis revenir en force vers l'est, tel avait été, dès le début des opérations, le projet du grand état-major allemand.

Or, au printemps 1915, vers le commencement de mai, la résistance de la ligne française, de la mer du Nord aux Vosges, était toujours invariable ; bien plus les attaques se multipliaient du côté des alliés et l'offensive constante sur tous les points, prise par nous, dénotait d'une façon évidente une supériorité morale, qui allait s'accentuant tous les jours.

Il ne fallait donc pas espérer, de ce côté, une solution rapide pour les armées allemandes et elles devaient chercher ailleurs l'événement qui ferait pencher en leur faveur les fléaux de la balance.

Sur la frontière russe, malgré des batailles nombreuses durant tout l'hiver et des attaques répétées sur tout le saillant de Pologne, les progrès allemands n'avaient pas été sensibles. Plus au sud, en Galicie, les armées russes s'étaient avancées jusqu'aux Carpates, menaçant la Hongrie. Il paraissait donc nécessaire, pour les empêtres centraux de prendre une décision énergique, qui, en modifiant la situation générale, devait libérer l'Autriche de la crainte de l'envahissement et surtout en imposer aux neutres des pays balkaniques dont on redoutait l'entrée dans le conflit.

C'est pour répondre à ces deux obligations que fut décidée la grande offensive austro-allemande de mai, en Galicie.

Les armées impériales, placées sous le commandement suprême du feld-maréchal Mackensen, franchirent la Vistule, la Dunajec, le San ; elles dégagèrent les Carpates, reprirent Przemysl, Lemberg et vers fin juin elles avaient reconquis en grande partie toute la Galicie.

Le saillant de Pologne se trouvait tourné vers le sud.

Près de 800.000 hommes couvraient le terrain entre Vistule et Bug et faisaient face au nord après une conversion de l'aile droite. C'était l'attaque directe de la ligne Lublin-Cholm qui se dessinait et la menace du mouvement tournant.

Durant la première partie du mois de juillet la marche des armées de Mackensen, un instant foudroyante, s'était ralenti. Le pays entre San et Bug est facile à la défense ; les armées russes résistaient.

D'autre part les voies ferrées austro-allemandes s'arrêtent toutes à la frontière, et alors s'étend un espace (100 kilomètres environ) dans les plaines de la Tanew, de la Wieprz, du Bug où l'on ne rencontre plus de chemins de fer.

Le ravitaillement des armées envahissantes devenait très difficile ; les convois automobiles suffisaient péniblement à leur tâche ; pour alimenter des armées à aussi fort effectif, surtout en munitions, les voies ferrées sont nécessaires. Aussi voyons-nous, au commencement de juillet, le groupe des armées du sud progresser très lentement.

Un instant obligées de chercher, chacune dans son secteur, des facilités de marche, ces armées se désuniront, ne se prêteront plus un mutual appui ; une trouée se prononcera entre le centre et l'aile gauche ; l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand légèrement isolée sera attaquée le 7 juillet devant Krasnik, vers Wilkaz ; elle sera battue, perdra 22.000 hommes, et son recul constituerà pour la ligne générale d'attaque une dangereuse situation.

(1) La première partie de la Campagne de Russie a paru dans les numéros 35, 36, 37, 38, 39, 40 et 41 du Pays de France.

L'OFFENSIVE GÉNÉRALE AUSTRO-ALLEMANDE

Cependant les renforts arrivaient sans cesse à l'armée Mackensen ; sa supériorité en artillerie lourde était écrasante sur l'adversaire ; la marche en avant fut reprise.

Vers le 15 juillet le groupe des armées du sud occupe les situations suivantes :

1^{re} Armée du général von Woysch. — Elle est à cheval sur la Vistule. Sa gauche se relie vers Radom à la IV^e armée allemande qui fait face au saillant polonais (prince Léopold de Bavière). Son centre est sur la Vistule. Sa droite s'étend jusque vers Ujendow sur la Viznica. Là elle se soude à l'armée autrichienne.

2^{re} Armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand. — Sa gauche est à Krasnik, son centre à Sulow-Powidwy. Sa droite sur la Wieprz.

3^{re} Armée du feld-maréchal Mackensen. — Elle tient toute la partie entre Wieprz et Bug, elle s'étend sur la droite du Bug, mais son aile droite est en retrait vers Sokal.

C'est cette dernière armée qui de beaucoup la plus nombreuse et la mieux outillée conduit le mouvement et tâche de déborder l'aile gauche russe et de la prendre de flanc si possible.

Chacune a son objectif :

Von Woysch, à Iwangorod ; l'archiduc, à Lublin ; Mackensen, à Cholm-Wlodawa.

On estime à 14 ou 15 corps d'armée la masse de ce groupe du sud, 4 à 5 corps d'armée par chaque commandement ; l'armée commandée directement par Mackensen est plus nombreuse, 6 ou 7 corps d'armée au moins. C'est donc près de 800.000 hommes au moins qui marchent à l'attaque sud du saillant de Pologne. Au cours des événements on verra que pour activer la marche de ce groupe d'armées, retardée par la magnifique résistance des Russes, le grand état-major allemand appellera à la rescoufle une grosse partie de l'armée du général von Boehm-Ermolli qui se trouvait à l'est de Lemberg. Elle viendra prolonger la droite de Mackensen sur la rive droite du Bug et déterminera la poussée violente vers le nord des colonnes austro-allemandes. Ce sera alors un million d'hommes qui se ruera à l'attaque.

Le groupe des armées du nord est placé sous les ordres suprêmes du feld-maréchal von Hindenburg. Il comprend principalement l'armée de la Narew, formée elle-même de trois armées, et l'armée de Lithuanie et Courlande qui opère au nord du Niémen.

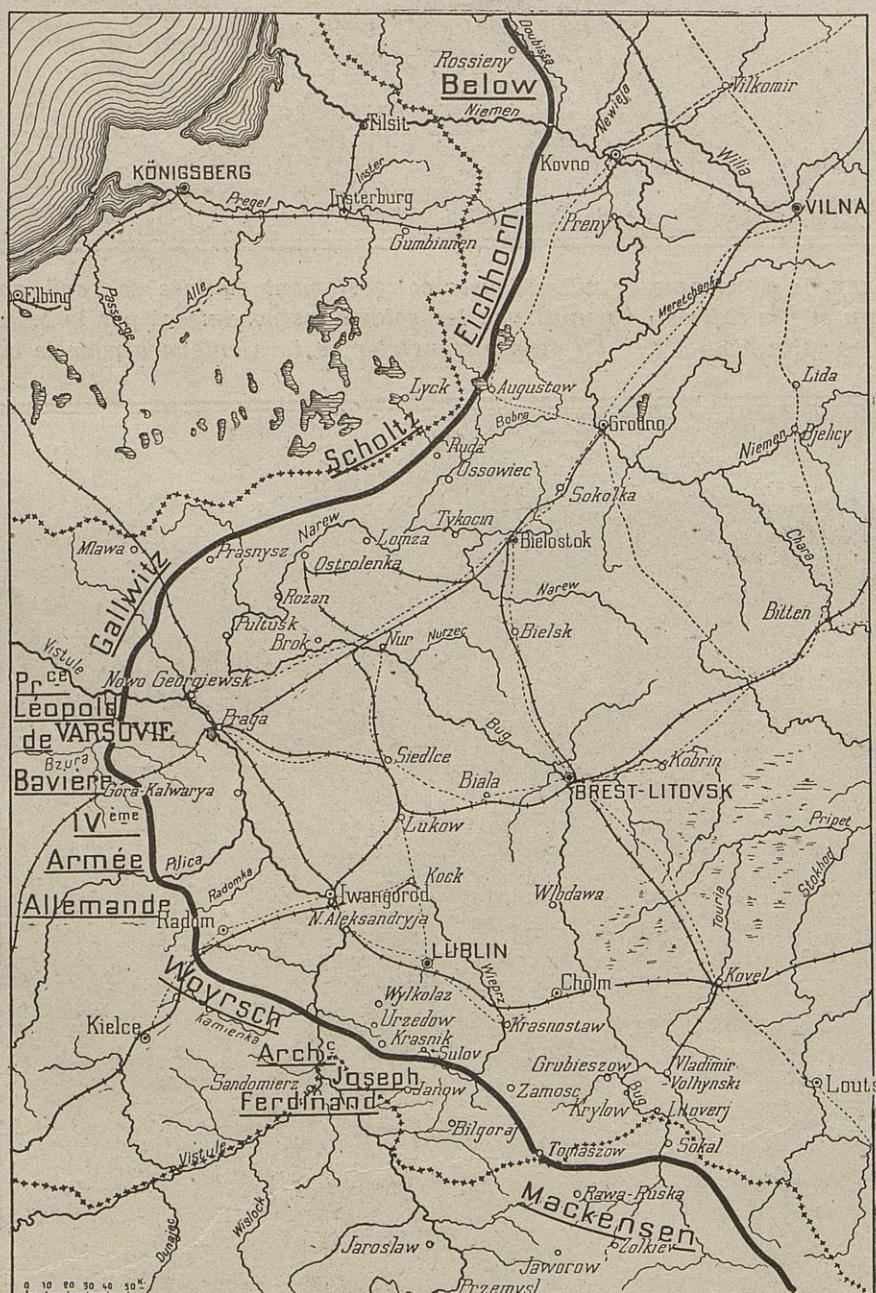
L'armée de la Narew se compose des trois armées suivantes :

1^{re} Armée : Général von Gallitz. — sa droite s'appuie sur la Vistule, sa gauche à hauteur d'Ostrolenka ; elle occupe Prasnyz et les vallées de la Wkra, de la Zona, de l'Orjic. Au cours des événements elle se serrera sur sa droite ; son attaque se prononcera dans le coude de la Narew, de Rozan à Pultusk.

2^{re} Armée : Général von Scholtz, face à la Narew et la Bobra, sa gauche vers Lyck.

3^{re} Armée : Général von Eichorn, face au Niémen, de Grodno à Kovno.

Enfin, plus au nord, l'armée de Lithuanie et Courlande qui opère au nord du Niémen principalement dans les vallées du Windau, de la Doubisa, de la Lawena ; elle menace Mitau, livre des combats acharnés vers Chavli, semble être destinée à marcher sur la Duna, prendra plus tard une direction ferme vers Vilna, tendant à couper les communications de Pologne à l'armée russe. Elle est placée sous les ordres du général von Below, qui un instant a commandé sur la Narew. Le groupe des armées du nord compte 14 corps d'armée environ sur la Narew. Cinq ou six corps d'armée en Lithuanie avec la majeure partie de la cavalerie allemande ; la menace de l'arrière est confirmée par la présence de cette nombreuse cavalerie. Plus au nord encore, vers



LES POSITIONS DES ARMÉES AUSTRO-ALLEMANDES (10 juillet 1915)

coupant les communications de Pologne à l'armée russe. Elle est placée sous les ordres du général von Below, qui un instant a commandé sur la Narew. Le groupe des armées du nord compte 14 corps d'armée environ sur la Narew. Cinq ou six corps d'armée en Lithuanie avec la majeure partie de la cavalerie allemande ; la menace de l'arrière est confirmée par la présence de cette nombreuse cavalerie. Plus au nord encore, vers

Riga, des détachements forment l'extrême gauche de la gigantesque ligne d'attaque qui se développe sur près de 1.500 kilomètres de long.

Le groupe des armées du nord n'entrera en action que tardivement, alors que la menace du sud aura fait espérer à l'état-major allemand un déplacement des forces russes vers Lublin-Cholm-Kovel. Ce n'est que vers le 12 juillet, en effet, que l'attaque sur la Narew se déclenchera.

En dehors de ces deux gros groupements de forces allemandes, l'un vers le sud, l'autre vers le nord, nous trouvons également en face de la boucle de la Pologne, à l'ouest de Varsovie, un troisième groupement faisant pression sur le front ouest de la Vistule (confluent de la Bzura) à la Vistule supérieure (confluent de la Kamienka). C'est la IV^e armée allemande commandée par le prince Léopold de Bavière qui occupe les vallées des rivières Bzura, Pilica, Radomka et Kamienka. Cette armée ne jouera qu'un rôle secondaire ; sa mission consiste seulement à maintenir le contact avec la ligne de défense russe vers l'ouest, à faire pression constante sur le front pour éviter le retrait des troupes, à poursuivre la marche au fur et à mesure de la retraite probable des armées russes quand ces dernières seront serrées dans les branches du formidable étau qui se développe sur leurs flancs. C'est cette armée qui livrera les combats devant Varsovie et à qui reviendra la joie d'entrer dans les murs de la capitale de la Pologne le 5 août 1915.

Ainsi se développait, selon les conceptions habituelles du grand état-major allemand, le plan d'offensive à large envergure de l'attaque du saillant de Pologne :

Maintenir de front, face à l'ouest, les armées russes et les attaquer sur leurs deux flancs, les encercler si possible, en tout cas produire sur ces flancs une pression formidable pour les obliger à abandonner l'avancée de Varsovie.

Cette conception gigantesque du plan d'opération était à vrai dire une entreprise KOLOSSALE. Si elle réussissait, elle pouvait amener la destruction des armées russes, l'anéantissement de la force vive du pays ; mais combien dangereuse en principe ! Appliquée sur un terrain étroit, resserré, dans lequel l'adversaire n'a plus sa liberté de manœuvre, c'est le succès presque certain, mais quand on compte 400 à 500 kilomètres de développement et qu'entre les deux branches de la tenaille future, on a un parcours de près de 300 kilomètres (de Grodno à Cholm) l'entreprise paraît bien osée.

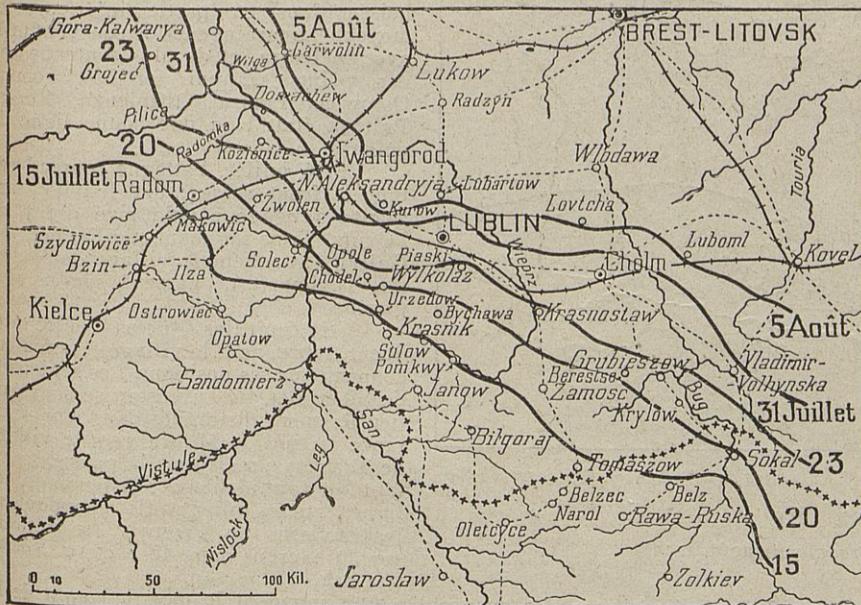
L'adversaire, lui, situé au centre de l'échiquier, peut employer ses efforts sur l'une ou l'autre partie du champ de bataille ; accabler l'un ou l'autre flanc ; il a la manœuvre facile, il détient les lignes intérieures. En 1812, Napoléon a démontré la justesse de ces réflexions et si un siècle plus tard les armées russes du grand-duc Nicolas avaient été pourvues du matériel et approvisionnées des munitions nécessaires pour les gigantesques batailles modernes, il n'est pas de doute que le plan kolossal allemand eût échoué. Malheureusement personne, aussi bien en Russie qu'ailleurs, ne s'attendait à des entreprises aussi formidables et on n'était pas outillé pour armer, équiper des millions d'hommes et approvisionner les canons qui lançaient des centaines de mille de projectiles dans une seule journée.

LA MARCHE DU GROUPE DES ARMÉES DU SUD

(15 JUILLET-1^{er} AOUT)

Après quelques jours d'arrêt sur la ligne Krasnik, Tomaszow, Sokal, les armées de Mackensen s'étaient remises en marche à la date du 15 juillet. Il est à remarquer qu'au cours de ces événements la direction du groupe Mackensen adoptera d'une façon générale une méthode particulière pour sa progression : une période de cinq journées de marche et d'attaque, puis un temps d'arrêt plus ou moins long, selon les circonstances, consacré au repos, à l'arrivée des approvisionnements, des munitions, etc., puis une nouvelle période d'attaque de cinq jours... Ce n'est que par sauts brusques de cinq jours de combat qu'elle progressera. Est-ce une nouvelle méthode dans la guerre moderne ? ou, ces armées qui ont combattu depuis le 1^{er} mai constamment sur la Vistule, le San et ailleurs, ont-elles besoin pour continuer l'effort, de s'arrêter après cinq jours de lutte ; ou enfin et c'est certainement une des principales causes, ces grosses masses de divisions qui font un usage immodéré de combats d'artillerie ont-elles besoin, avant un nouvel effort, de se réapprovisionner en munitions ?

Le groupe des armées du sud qui s'étend de Radom à Sokal, 250 kilomè-



LIGNES SUCCESSIVES DE MARCHE DES ARMÉES ALLEMANDES
(Groupe des armées du sud)

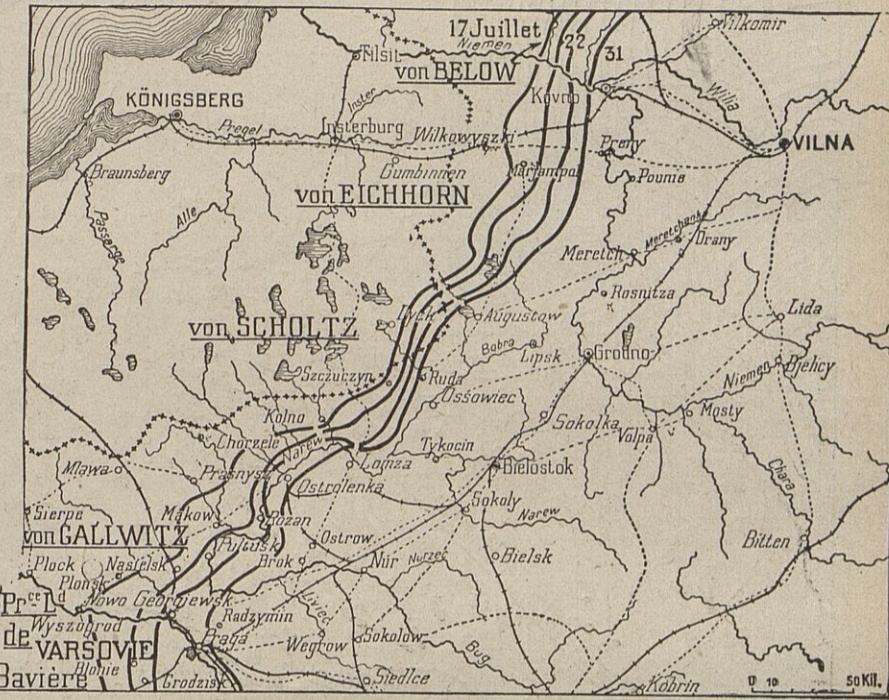
tres à vol d'oiseau, avait pris l'offensive le 13 juillet. C'est par sa gauche que se produit l'attaque.

Le général von Woysch entame l'action sur la Pilica, au sud de Radom ; on sent que son intention est de prendre possession de la voie ferrée de Kielce à Radom et Iwangorod ; c'est par cette seule voie ferrée qu'il pourra plus tard amener devant la forteresse russe les grosses pièces destinées à la réduire ;

de plus, cette voie ferrée, unique dans la région, lui est indispensable dans sa marche en avant, pour lui assurer son ravitaillement. Son attaque n'est pas très heureuse ; ses troupes sont accueillies avec un grand sang-froid par les Russes sur leurs positions défensives, et une contre-attaque brillante prononcée par une brigade de cosaques arrête la marche vers Mokrjetz au sud-ouest de Radom.

Le 16 juillet, l'attaque de toutes les armées austro-allemandes se déclenche sur toute la ligne de front. Tandis que von Woysch progresse par son centre sur la Vistule vers Solec, et par sa droite vers Opole, l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand, remise de ses échecs devant Krasnik, marche à nouveau vers Wykolkaz sur la grande route de Lublin. L'armée allemande de Mackensen a produit son effort sur les deux rives de la Wieprz, principalement au sud de Krasnostaw sur la Zolkiewka. Sur la rive droite, une furieuse attaque a été menée au sud de Grabowiec-Berestse. Les pertes ont été très importantes.

Sur le Bug le combat s'est développé principalement sur la rive gauche. L'aile droite de Mackensen est maintenue par les armées russes qui occupent Sokal et la rive droite du Bug ; elles tiennent fortement sur ce point et empêchent la droite allemande de progresser ; cette droite, ainsi que l'on peut s'en rendre compte sur le croquis militaire, se trouve en ce moment fortement en retrait sur la ligne générale d'attaque.



LIGNES SUCCESSIVES DE MARCHE DES ARMÉES ALLEMANDES
(Groupe des armées du nord)

Les 17 et 18 juillet, l'offensive reprend sur tout le front ; on sent qu'un gros effort se prépare dans la ligne, principalement sur le centre, sur la Wolka ; les pertes sont énormes de part et d'autre, et cette rivière est disputée avec acharnement par les deux adversaires.

Le général russe Ivanof, après ces furieux combats, tient encore toute la ligne de la Vistule au Bug ; sur son centre il a enrayer l'attaque de Mackensen sur Piaski ; l'ennemi est maintenu, sa marche arrêtée.

Les troupes russes prennent alors l'offensive sur leur gauche, elles attaquent sur le Bug. La ligne allemande est prise de flanc à Krylow, à Litoverj, à Bol-Dzary et à Konotopy. Les Allemands sont rejetés sur la rive gauche et y sont maintenus.

L'effort des cinq jours n'a abouti qu'à une légère avancée sur Radom et la Vistule, et une petite pointe du centre sur Bychawa-Gorzkow.

L'accalmie se produit les 19, 20, 21 ; chacun se repose et se prépare à la lutte prochaine.

Les armées allemandes reçoivent difficilement leurs approvisionnements dans ce pays dépourvu de voies ferrées et où les routes ne sont pas très carrossables. Les convois automobiles essayent bien de ravitailler les troupes du front, mais le service est très difficile.

Le 22 juillet, le feld-maréchal Mackensen tente sa marche en avant ; elle est immédiatement arrêtée.

Cependant les nouvelles qui arrivaient du nord faisaient connaître que les armées du maréchal von Hindenburg avaient prononcé leurs attaques sur la Narew et que ces attaques, bien que contenues par les armées russes, avaient déjà donné des résultats, puisqu'une partie des troupes allemandes abordait la rive gauche de la Narew. Le front russe attaqué par le nord allait être fixé sur place, on n'avait plus à craindre un prélèvement des divisions pour les envoyer vers le sud ; l'armée Mackensen pouvait reproduire son effort ; on décida de l'y aider.

L'armée du général Boehm-Ermolli, qui, à la prise de Lemberg, avait fait face vers le sud-est, fut invitée à venir prolonger la droite de Mackensen et à lui donner secours pour s'élever vers le nord vers Gorubieszow. Une partie de cette armée entrera en ligne sur la rive droite du Bug vers le 24 juillet, et son arrivée obligera les armées russes à se replier sur Cholm.

Le 25 juillet, après quelques jours de repos sur tout le front allemand, la marche en avant est reprise avec vigueur.

L'aile gauche von Woysch est arrivée en vue d'Iwangorod ; on amène les grosses pièces allemandes, on bombarde la place. (Le bombardement commence le 23 juillet au soir.)

L'aile droite qui a reçu le secours des troupes Boehm-Ermolli a progressé sur le Bug et au nord de Grubieszow.

Le centre a poussé sur Krasnostaw-Piaski. La ligne d'attaque allemande est à quelques kilomètres à peine de la voie ferrée de Lublin-Cholm, convoitée depuis le début de la campagne. De ces points partent des rameaux vers le nord qui sont les lignes de ravitaillement russe. Encore un effort et les armées Mackensen occuperont le front assigné à leurs marches en avant, chacune étant arrivée dans la direction donnée, au point donné.

Du reste les nouvelles qui arrivent des armées du prince de Bavière à l'ouest de Varsovie, de von Gallitz au nord-est de cette place, font espérer une issue heureuse aux combats du nord et le groupe des armées du sud ne veut pas être moins couvert de gloire.

La grande poussée de la Vistule au Bug commence le 27 juillet pour se continuer sur tout le front le 28, le 29 et le 30 juillet.

Le 31 juillet, le front allemand a dépassé la ligne Lublin-Cholm. Bien plus sur sa gauche, au nord-ouest d'Iwangorod, von Woysch a été des plus heureux ; il a pu réussir à franchir la Vistule sur des ponts de bateaux. Une

du 15 au 31 juillet), se dessinait dans l'offensive générale comme devant être l'événement capital qui amènerait le désastre des armées russes sous Varsovie.

LA MARCHE DU GROUPE DES ARMÉES DU NORD

Quelque dangereuse que pouvait être pour les armées russes sous Varsovie l'attaque progressive du groupe Mackensen, elle allait être appuyée par un mouvement autrement grave qui se dessinait vers le nord ; c'était la marche sur la Narew des armées allemandes du maréchal von Hindenburg.

Le 12 juillet, un peu avant la reprise de la marche du groupe sud des armées, les armées du maréchal von Hindenburg avaient commencé leur offensive, attirant par suite l'attention vers le nord et espérant par ce fait dégager la résistance de la ligne Lublin-Cholm-Kovel ; elles attaquaient le front de la Narew, de son embouchure vers la Vistule à son affluent la Bobra, venant des environs de Grodno. C'était le front Vistule-Niémen qu'on attaquait, 300 kilomètres environ. Deux armées s'échelonnaient devant la Narew, la troisième en face du Niemen ; et alors plus au nord encore, et rentrant dans la ligne générale d'attaque, une autre armée, celle du général von Below, qui, en Lithuanie et Courlande, prolongeait l'attaque et semblait à cette aile extrême vouloir menacer et Riga d'une part et Vilna de l'autre.

Quoique très dangereuse, cette attaque sur le front nord qui menaçait directement les communications russes sur l'intérieur devait, en se butant au grand fossé de la Narew, progresser très difficilement ; mais elle laissait les armées russes dans l'incertitude.

Etait-ce en effet une simple diversion, pour faciliter la marche de Mackensen qui, péniblement, bataillait dans le sud ; était-ce au contraire, la véritable attaque qui avait pour mission de couper la ligne de retraite aux troupes de l'avancée de Varsovie ? Cette dernière hypothèse était très acceptable, la ligne de la Narew étant la plus rapprochée de la grande voie ferrée Varsovie-Bielostok-Vilna-Pétriograd.

Le 12 juillet, une marche hardie de l'armée von Scholtz sur Lomza et une attaque d'artillerie sur cette place sont les débuts de l'offensive générale.

Plus au sud l'armée de von Gallitz s'avance sur la Pissa, enlève les tranchées russes.

Un combat acharné se livre alors sur tout le front ; sur les rives de la Schkwa, dans les secteurs des rivières l'Orjits et la Lydne. Les Russes doivent abandonner leur première ligne de résistance et se replier en arrière.

L'attaque générale, brutalement déclenchée le 12 juillet sur le front nord, était venue se buter sur une ligne puissamment défendue. La Narew, au cours sinuex, à bords escarpés, très boisée dans sa partie inférieure et moyenne, marécageuse à son confluent avec le Bobra, et de plus soutenue par des points d'appui fortifiés, comme Ossowiec, Lomza, Ostrolenka, Rozan, Pultusk était bien une bonne ligne de défense.

Le 16 juillet, l'attaque reprend sur tout le front russe ; une bataille sanglante s'engage sur la rive droite de l'Orjits. Trois régiments de l'armée von Gallitz attaquent le village de Podossie, l'enlèvent et passent sur la rive gauche.

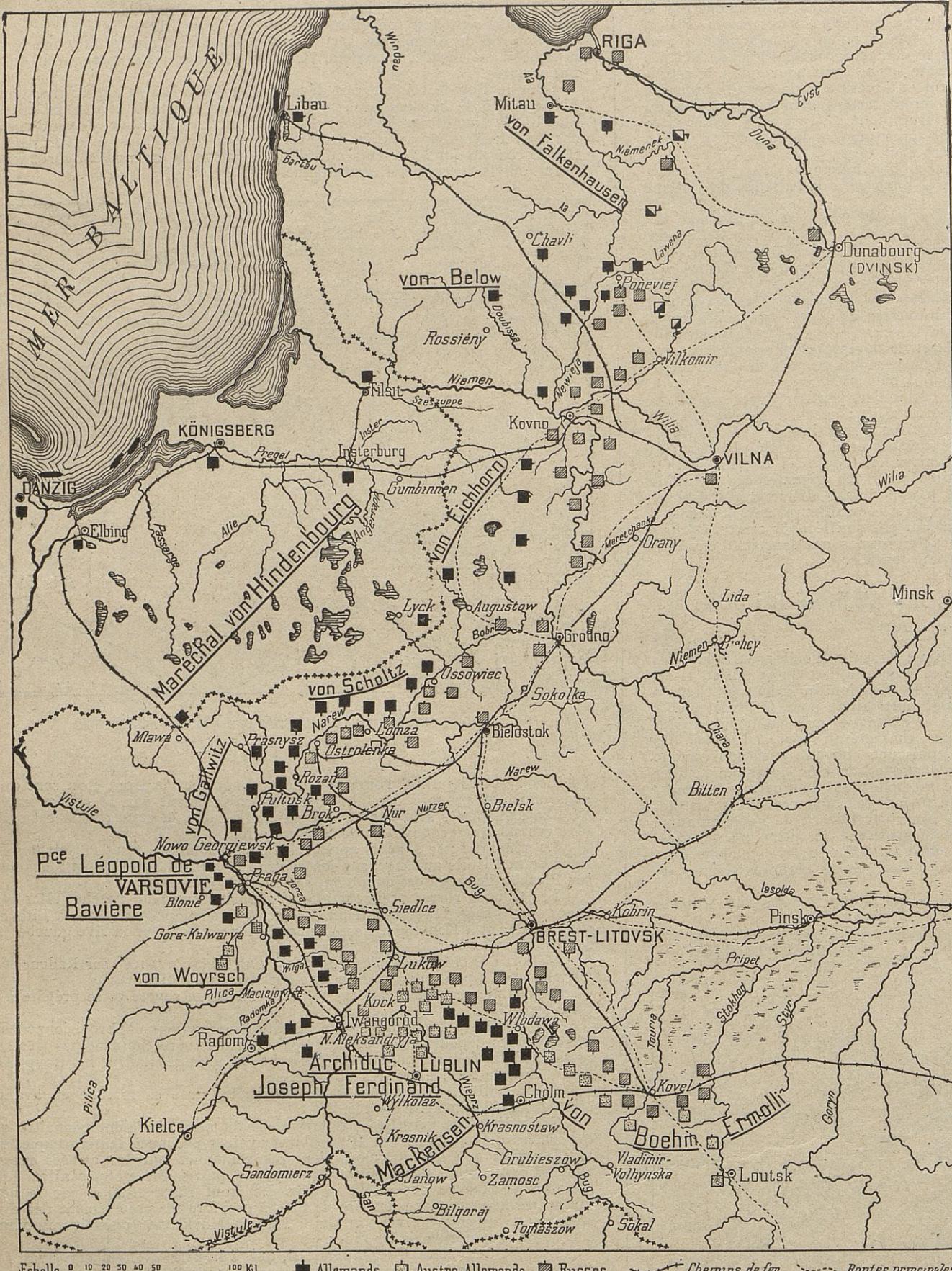
A la nuit les Russes contre-attaquent, reprennent le village et refoulent l'ennemi sur ses positions. Les régiments de Sibérie et du Turkestan se sont particulièrement distingués dans leur résistance au sud de Mlawa vers le village de Tzekhov ; mais sous la poussée constante et formidable des Allemands, les lignes russes plient. Ils abandonnent les environs de Presnyz, se retirent sur la Narew dans le secteur Rozan-Pultusk.

Les armées allemandes avancent ; elles inondent le pays à l'ouest de la rivière ; leurs batteries lourdes s'établissent sur la rive gauche, elles écrasent tout le front.

Les forts de Nowo-Georgiewsk répondent à l'attaque. La bataille se développe alors sur tout le front de la Narew. Le 19 juillet a lieu le bombardement d'Ostrolenka ; le 20, l'attaque des ponts de Rozan ; le 21, la ruée sur le secteur Rozan-Pultusk où l'intensité de la lutte prend un caractère particulier.

Le maréchal Hindenburg pousse ses armées sur toute la ligne.

(A suivre.)



CARTE D'ENSEMBLE DES OPÉRATIONS EN RUSSIE
Les positions des armées au lendemain de l'évacuation de Varsovie (6 août 1915)

fraction de ses troupes a pris pied sur la rive droite vers Maciejewice ; d'abord repoussées, ces troupes sont revenues puissamment aidées par des soutiens envoyés en hâte. Deux divisions sont installées au nord de Maciejewice-Domaszew ; elles tournent, par le nord-ouest et le nord, la place d'Iwangorod.

La droite de Mackensen a couru le long du Bug, aidée par les troupes de Boehm-Ermolli ; elle est déjà sur la route de Włodawa.

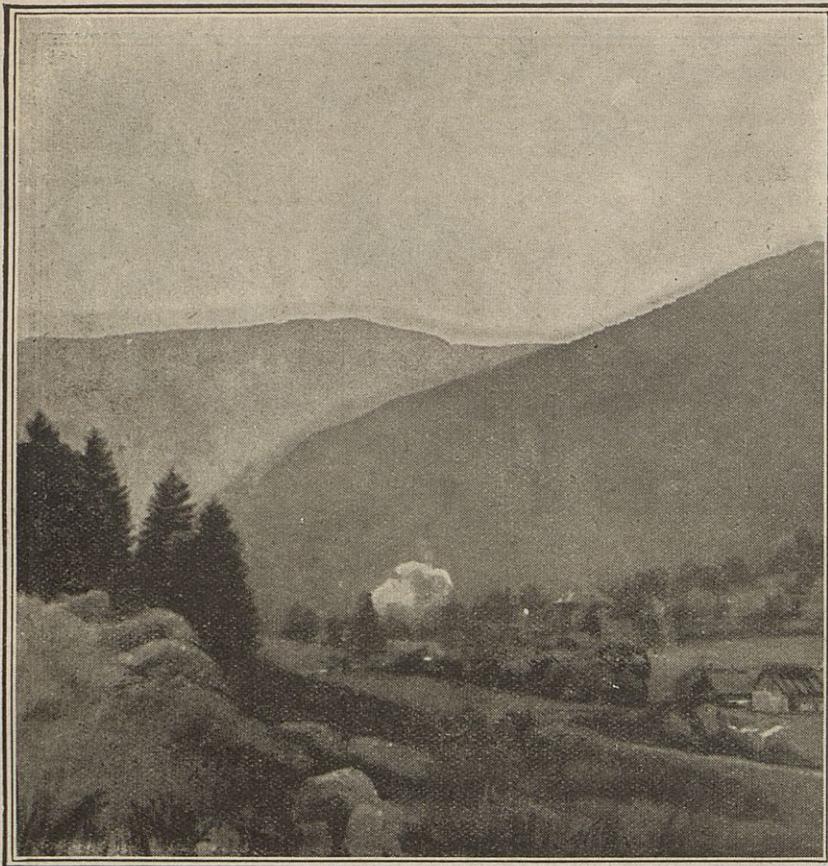
Le mouvement d'attaque par le sud de la Pologne se trouvait donc bien prononcé et la marche de l'armée allemande, quoique retardée par la merveilleuse résistance des Russes (elle progressa seulement de 54 kilomètres

LE TIR CONTRE AÉROPLANES



Depuis le temps où les taubes venaient presque impunément sur Paris le tir de nos batteries contre aéroplanes et dirigeables a été considérablement amélioré ; nos 75 ont été placés sur des plates-formes spéciales ; ils peuvent suivre l'avion ennemi dans son vol et l'encadrer de shrapnells jusqu'au moment où il est forcé d'atterrir.

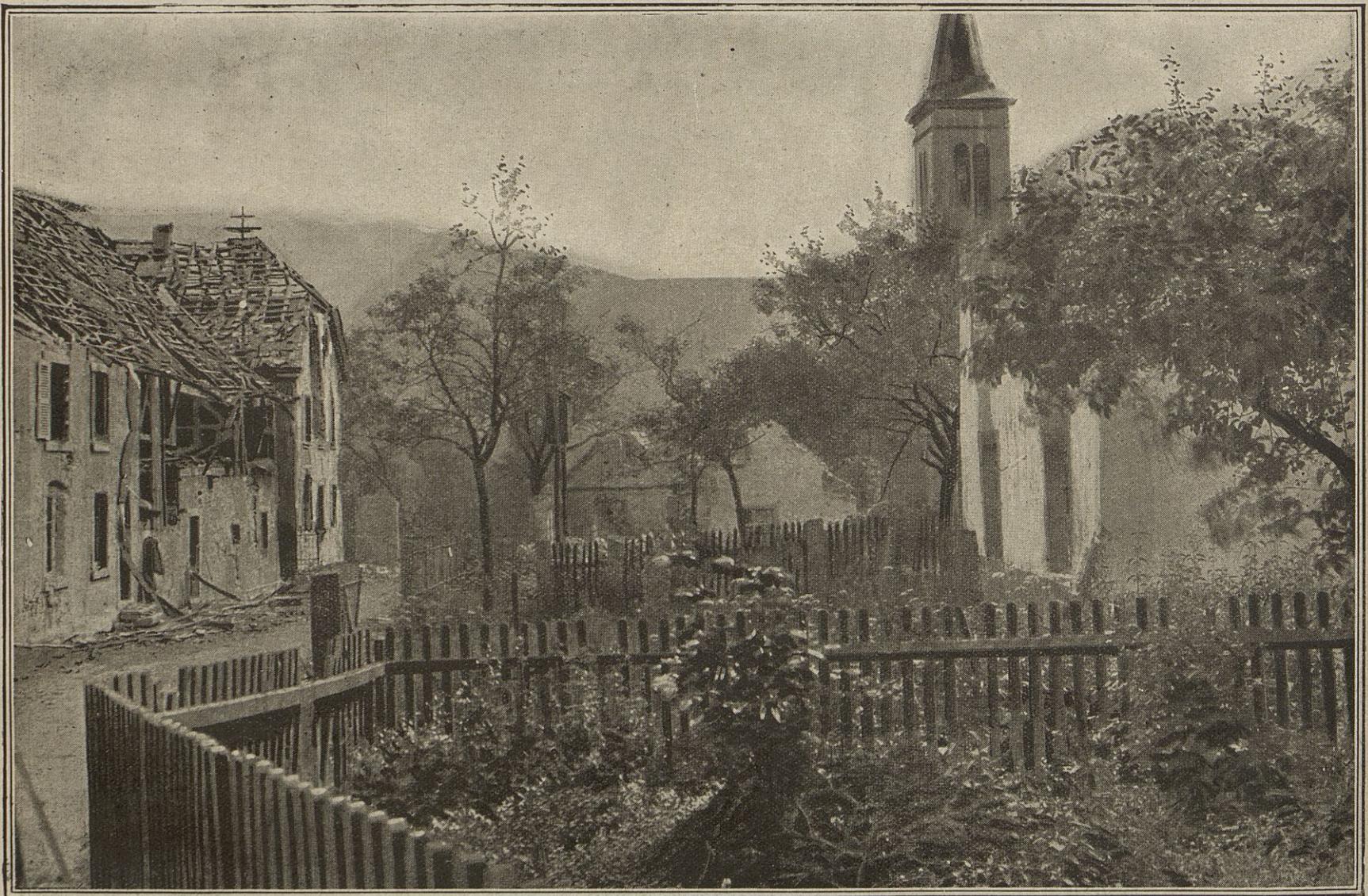
VILLAGES ALSACIENS



Au fond du verdoisant vallon alsacien se blottissait le village de Seignath ; la bataille a grondé autour de lui, sur les hauteurs qui le dominent, et il en a reçu de douloureuses meurtrissures ; il n'en sera que plus cher à la mère patrie.

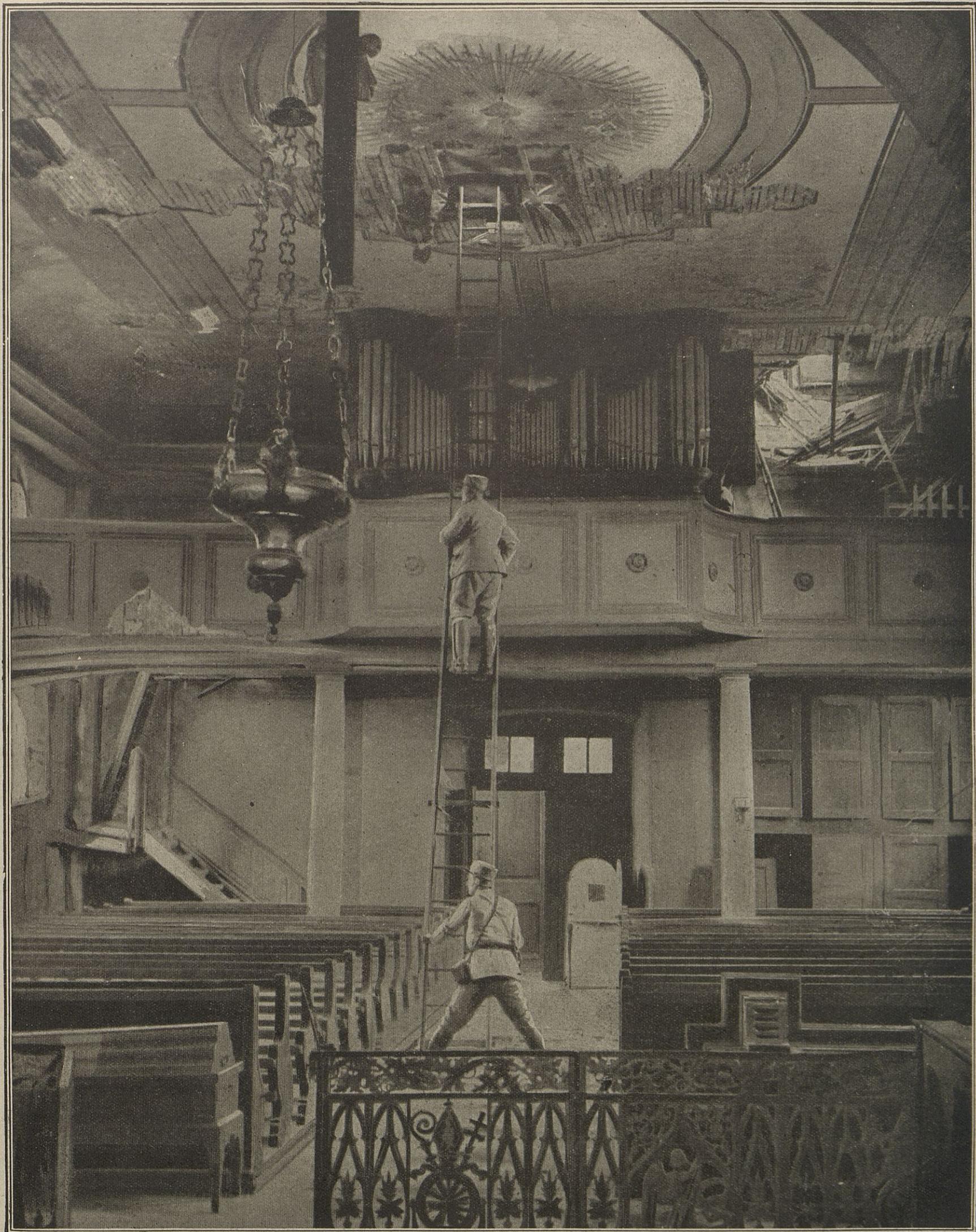


A Schwein-Wassen aussi les obus et l'incendie ont causé des ravages ; les jolies maisons alsaciennes aux grandes toitures ont grandement souffert ; des ouvertures béantes signalent encore le passage des projectiles ennemis.



Le village d'Ansperbach a lui aussi souffert de la guerre ; ses maisons ont été crevées par les obus ; les toitures ne sont qu'une dentelle ; les décombres barrent les rues. Et cependant autour des maisons dévastées, dans les enclos abandonnés, la nature, plus puissante que les hommes, a continué son œuvre ; au milieu des ruines les plantes ont poussé, les fleurs se sont épanouies ; c'est le symbole de la prochaine résurrection de tous ces villages affreusement mutilés.

UNE ÉGLISE D'ALSACE



Les églises d'Alsace ont été les victimes de la rage des Allemands ; celle-ci a reçu plusieurs obus qui ont percé la voûte en plusieurs endroits ; le mur antérieur a été crevé tout près de l'orgue ; monté sur une longue échelle, un de nos officiers du génie examine les dégâts que ses hommes répareront ; car nos troupes relèvent au fur et à mesure les ruines faites par l'ennemi.

LES COSAQUES SABRENT UN RÉGIMENT DE DRAGONS ALLEMANDS



Les Allemands avaient envoyé une grosse masse de cavalerie dans l'intention de couper les armées russes en retraite de Vilna ; cette tentative a échoué ; les Gosaques, complétant l'œuvre de l'infanterie, ont dispersé la cavalerie allemande dont une partie s'était égarée dans le labyrinthe des lacs et des marais ; les dragons poméraniens n'ont pu résister à l'impétuosité des cavaliers de l'Ukraine.

Dessin de LEVEN et LEMONIER.



La « Présentation de la Vierge »,
le chef-d'œuvre de Titien, qui est à
l'Académie de Venise.

Au centre du tableau on remarque
les cimes des Marmarole qui dominent
la ville natale du peintre.

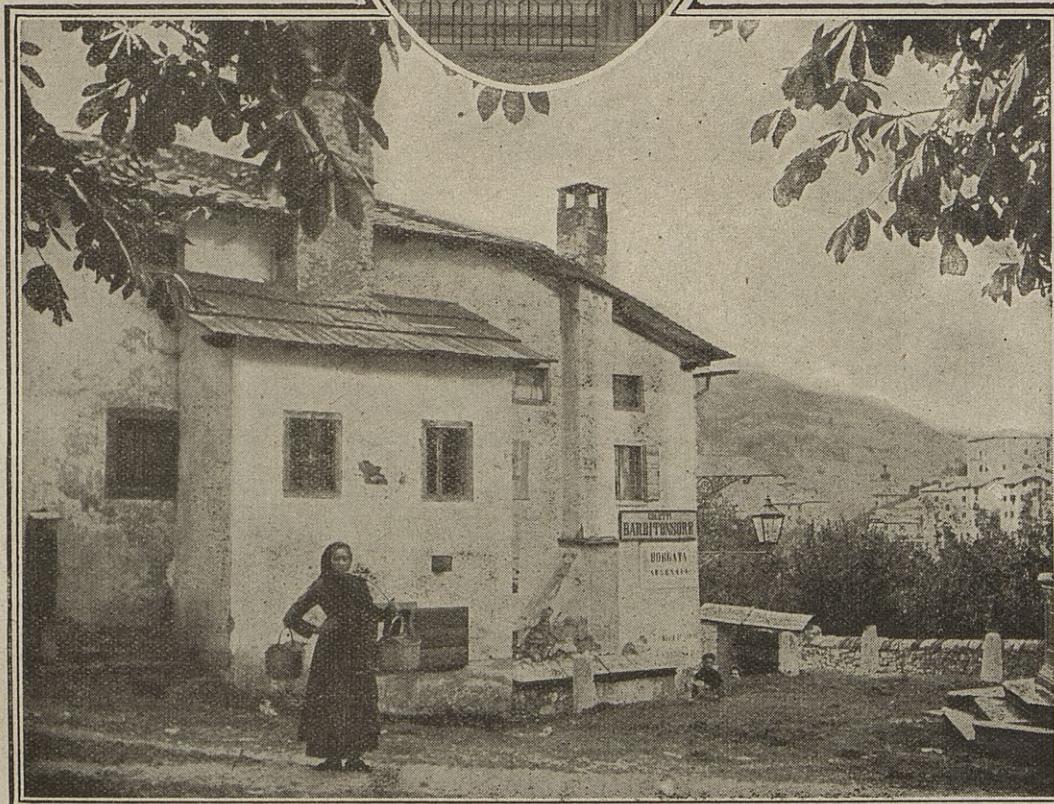
Au Pays de Titien

Avec un empressement presque égal à celui que nous mettons à prendre connaissance des communiqués de notre état-major, nous lisons, chaque jour, les bulletins du général Cadorna. Nous suivons avidement les progrès de l'armée italienne aux frontières de cette Vénétie qui est, comme la Lorraine, un champ de bataille prédestiné, sur l'un des chemins par où le germanisme a toujours tenté d'assassiner la civilisation de Rome et ses héritiers. La grande route qui traverse les Alpes, la route des invasions, se nomme encore *via di Lamagna*, déformation phonétique de *via d'Allemagna*. Depuis vingt siècles s'y heurtent deux races qui restent ennemis, même lorsque les nécessités du moment les rapprochent ou les allient. Sans méconnaître l'importance des opérations sur ce nouveau front de guerre, il n'est pas douteux que leur intérêt s'accroît de la sympathie que nous avons toujours eue — même aux heures nuageuses — pour la terre latine.

Si les mouvements stratégiques s'amplifient particulièrement aux deux ailes, vers Trente et Trieste, les capitales irrédentistes qui ne tarderont pas à revenir à leur mère patrie, une action énergique est également engagée au sommet de l'arc de cercle des Alpes vénitaines, dans ce Cadore presque ignoré, où naquit Titien.

J'y ai vécu des journées délicieuses, à l'ombre des plus belles forêts que je connaisse : mélèzes et sapins étaient déjà célèbres au temps de la République sérenissime, qui se les réservait pour les besoins de sa flotte. Entre leurs cimes, on aperçoit un ciel d'un azur aussi profond qu'au-dessus des Apennins ; quand un nuage le traverse, il est si enveloppé de lumière qu'il paraît plus léger et plus transparent qu'une bulle de savon. Toute cette région ladine est italienne, géographiquement et ethnographiquement. La vallée de la Boite, qui baigne Cortina et coule vers l'Adriatique, n'est en somme qu'un canton de Cadore.

Le chef-lieu, Pieve, est fort pittoresque. A peine mentionné par les guides, la plupart des voyageurs l'évitent et, sur la route qui descend vers Belluno, renoncent au léger détour qui leur permettrait de le voir. Certes, l'auberge y est médiocre et les richesses artistiques assez rares ; mais peu de bourgs d'Italie peuvent se vanter



LA MAISON NATALE DE TITIEN A PIEVE. — DANS LE MÉDAILLON SA STATUE

d'une aussi jolie situation. Au milieu d'un imposant cirque de montagnes, que domine, au nord, la haute barrière des Marmarole, la ville est bâtie sur une série de collines vertes, parsemées de jardins, de pelouses et de bosquets. Pas un chemin, pas une rue qui ne monte et descende, tourne et retourne. La place centrale est elle-même en pente et de guingois ; c'est tout juste si l'on a pu trouver un étroit terre-plein pour y dresser la statue de Titien sur le plan du vieil hôtel de ville qui, lui aussi, est de travers par rapport aux édifices voisins.

Sur une petite place, qui a conservé son nom guerrier de *Piazzetta dell'Arsenale*, au pied de la citadelle gardienne du Cadore, est la maison où naquit Titien le plus illustre et le plus grand des peintres vénitiens. On a dit ce que Titien devait à son village, à sa race de paysans robustes et laborieux, et surtout à ses montagnes,

...le Marmarole care al Vecellio,

comme les appelle Carducci. On les retrouve dans plusieurs de ses tableaux, et notamment dans la partie centrale de la délicieuse *Présentation de la Vierge*, l'un des chefs-d'œuvre de l'Académie de Venise. Ce que je veux seulement noter ici, c'est l'inscription mise sur l'humble demeure qu'il n'abandonna jamais : « A Titien, qui, par l'art, prépara l'indépendance de sa patrie. » Les Cadorins ne séparent point l'art de leur amour du sol natal. Aux avant-postes, face à l'Autriche, ils vécurent sans cesse sous la menace de l'invasion.

Il est curieux de voir combien l'histoire se répète à travers les siècles.

En 1508, le Sénat de Venise ayant refusé le passage par le Cadore aux troupes de Maximilien, qui voulait tomber sur les Français en Lombardie, l'empereur allemand, comme le kaiser actuel, donna l'ordre d'envahir le pays. Les Cadorins, comme les Belges, se levèrent en masse pour défendre leur indépendance ; mais, comme eux, trop faibles et mal préparés à une agression subite, ils furent battus, et la citadelle de Pieve dut se rendre aux Allemands commandés par Sistras.

Tandis que le vainqueur alternativement flattait les habitants ou les molestait — avec cette lourdeur de procédés que quatre siècles n'ont point atténuée — quelques citoyens de Pieve, et notamment les chefs de la famille Vecellio, se mirrent en rapport avec les troupes vénitiennes ; par les cols et les sentiers des montagnes, dont ils connaissaient les moindres défilés, ils les amenèrent sur les *tedeschi* qu'elles taillèrent en pièces. Ce fut la fameuse bataille de Cadore, que Titien, dont le père avait



LE MASSIF DES MARMAROLE, OU SE SONT LIVRÉS DES COMBATS ACHARNÉS ENTRE ITALIENS ET AUTRICHIENS

combattu au premier rang, repréSENTA dans un célèbre tableau qui fut malheureusement détruit en 1577 lors de l'incendie du Palais des Doges, à Venise, où il avait été placé.

Il serait trop long de raconter, à propos de ce tableau, l'interminable histoire des démêlés du peintre avec le Grand Conseil, pressé d'avoir l'œuvre, et l'artiste toujours en retard ; mais comment ne pas rappeler la savoureuse ironie de Titien qui, ayant reçu la commande d'une *Bataille de Spolète*, à la gloire des troupes de Frédéric Barberousse, repréSENTA la *Bataille de Cadore* ? En traînant habilement les choses en longueur, en conservant à son tableau le titre primitif, et surtout grâce à la complicité du doge en exercice, qui était plus favorable à François I^e qu'à Charles-Quint, Titien réussit ce tour de force de peindre une déroute teutonne à la place même où il devait célébrer une victoire allemande.

Rarement la finesse et le patriotisme italiens s'unirent plus agréablement, si ce n'est il y a quelques mois lorsque l'Italie, alliée aux empêtres du centre, trouva le moyen de rompre avec eux, sans violer aucune clause de son traité, et de venir défendre contre eux, à nos côtés, la cause du Droit et de la Liberté.

Nulle part, mieux que dans les campagnes du Cadore, je n'ai compris l'âme et l'œuvre du grand paysagiste. C'est ici, mieux que dans les salles froides d'un musée, mieux qu'à Venise même où nul pourtant jamais n'éclipsera sa gloire, qu'on peut évoquer le robuste montagnard au cœur solide, qui, presque centenaire, peignait encore d'une main assurée. C'est ici qu'il éprouva ses plus pures joies, au milieu de ces paysages que ses yeux d'enfant avidement contemplèrent, sur ce sol auquel l'attachaient toutes les racines de son être, dans cette petite ville où le peintre illustre de la République sérenissime, familier des plus grands, devant qui avaient posé les doges, les rois, les empereurs et les papes, n'était plus que le fils de Gregorio Vecellio. Il n'est pas de plus intime bonheur pour les hommes arrivés au faîte des honneurs que de revenir, chaque année, dans le village où ils naquirent. Loin de la vie factice, ils retrouvent la nature et la terre avec lesquelles on n'a plus à jouer de rôle et devant qui tous sont égaux. Malgré tous les honneurs et toutes les somptuosités de Venise, c'était à Pieve, dans cette modeste demeure dont nous donnons une reproduction, qu'il se sentait le mieux chez lui ; et, comme l'Arioste sur sa maison de Ferrare, il aurait pu faire graver : *Parva, sed apta mihi.*

Titien pouvait contempler cette chaîne des Marmarole des fenêtres mêmes de sa maison. Par-dessus les toits du village et les premières hauteurs boisées, leurs arêtes vives se découpent sur le ciel d'une luminosité intense. Il les

voyait se vêtir dans l'aube de teintes pâles aux tons laiteux, et, le soir, flamboyer au crépuscule avec des reflets d'incendie. Mais ce n'étaient point seulement ces cimes dentelées qui séduisaient et hantaient son imagination.

Un géologue anglais, M. Gilbert, prétend avoir identifié, en explorant le Cadore, toutes les montagnes que l'on voit dans l'œuvre de Titien. Il y a là, je crois, quelque exagération ; mais il n'est pas douteux qu'on trouve dans ses dessins et dans ses toiles, sinon des reproductions exactes, tout au moins de nombreuses réminiscences et d'assez fidèles adaptations des décors de nature qui l'avaient le plus séduit. On peut dire que tout le paysage cadorin revit dans ses œuvres. Si on les regarde attentivement à ce point de vue, on remarque qu'il en a reproduit presque tous les aspects : les rocs à pic où s'accrochent de maigres sapins, les riantes prairies en fleurs, les bois sombres, les villages sur les hauteurs ou le long de la Piave, et surtout les beaux types forts et musclés des montagnards adonnés à l'exploitation des forêts. Les paysans que je croise dans les rues n'ont pas changé depuis le temps où il les peignit ; ils se meuvent en quelque sorte dans l'éternel, suivant un rythme séculaire. Ils ont toujours la tête forte et la barbe puissante de ses apôtres. J'ai vu souvent, dans les auberges ou sur les places, les jours de marché, des campagnards ayant des traits nobles, le vaste front, le poil rude, le regard vif que Titien se donna dans plusieurs de ses portraits. Ah ! comme celui-ci est bien de cette race qui, sur la route d'Allemagne à Venise, joint l'énergie du Nord à la finesse méridionale, de ce pays où l'air vif, les habitudes de travail et de frugalité donnent de robustes santés. C'est bien un fils du Cadore et ses compatriotes ont le droit de l'honorer.

L'héroïsme des Cadorins ne se démentit jamais. En 1848, Pierre Calvi, le soldat baptisé comme Bayard, « sans peur et sans reproche », organisa des corps francs qui luttèrent farouchement contre les Autrichiens. Adossé à la tour du Municipio de Pieve, un monument rappelle les exploits de Calvi et des Cadorins. Carducci a magnifiquement chanté cette journée du 2 mai, où toutes les cloches de tous les villages du Cadore lancèrent en même temps l'appel aux armes. Les Autrichiens surpris demandèrent pourquoi elles sonnaient :

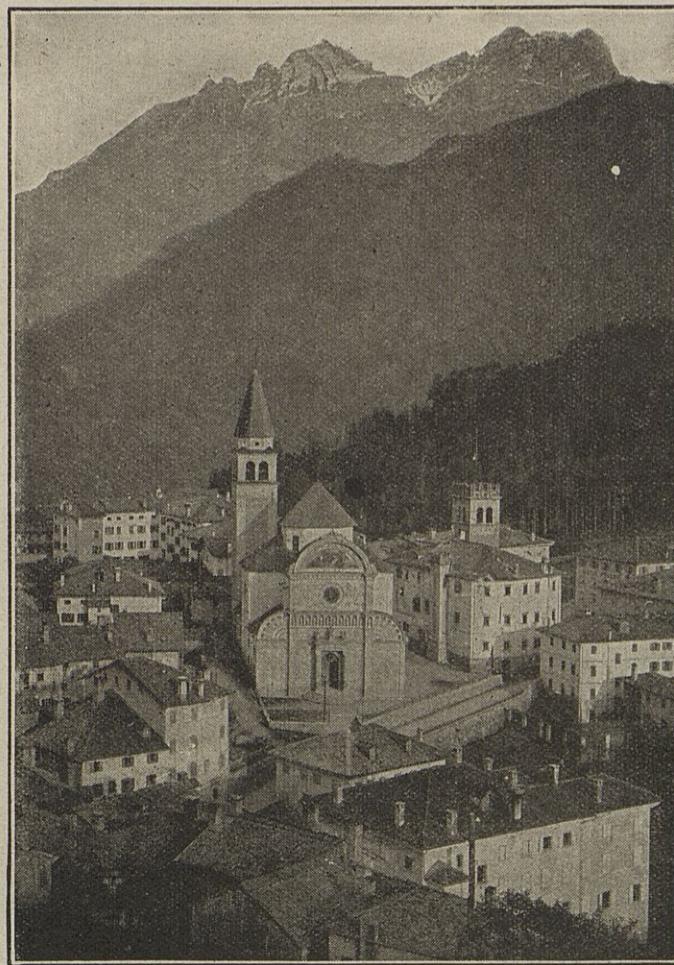
— *A la morte*

Vos tra o a la nostra suonano !

leur répondit-on. Aujourd'hui, elles sonnent de nouveau, mais à la victoire.

Déjà les troupes italiennes, maîtresses de Cortina, se sont avancées jusqu'à Podestagno. Le vieux rêve des Cadorins se réalise : tout le val d'Ampezzo leur est rendu. Les barbares ne foulent plus le pays de Titien.

GABRIEL FAURE.



VUE DE PIEVE DI CADORE DANS LE TRENTEIN

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE



Dans cette plaine, maintenant dénudée, qui s'étend en avant de Perthes, nos fantassins ont passé comme une tempête, enlevant tout sous leur irrésistible élan ; il reste encore ça et là quelques cadavres allemands que l'on va ensevelir ; des tranchées dans lesquelles l'ennemi s'abritait depuis tant de mois on ne voit plus rien ; nos obus les ont comblées.



Voici une photographie du secteur du bois Bricot que les contingents savoyards et dauphinois enlevèrent en moins de vingt minutes ; l'artillerie avait décapité les arbres, nivéle le sol creusé par les Allemands ; on ne se douterait guère qu'auprès de ces cadavres allemands s'ouvrirait une profonde tranchée qui s'étendait entre la route de Souain et Tahure.

LA BATAILLE DE CHAMPAGNE



Le village de Saint-Hilaire-le-Grand, sur notre ancien front de bataille, a vu passer nos soldats qui partaient à la conquête de Souain, de l'Epine-de-Vedégrange, de la ferme de Navarin, de tous ces lieux où les Allemands s'étaient fortifiés ; nos fantassins, les uns coiffés de la bourguignotte, les autres gardant encore le képi, ont l'entrain des troupes qui vont à la victoire.



Une ambulance a été installée près du bois Bricot ; on voit ici au premier plan des blessés étendus sur des brancards ; ce sont des prisonniers Allemands à qui nos infirmiers donnent les premiers soins jusqu'au moment où on aura pu les évacuer à l'arrière vers les hôpitaux de l'intérieur.

LA VICTOIRE DE CHAMPAGNE



Le nombre des prisonniers allemands faits au cours de la bataille qui s'est engagée le 25 septembre en Champagne dépasse vingt-cinq mille. Pendant que nos fantassins poursuivaient leur avance, la cavalerie ramena en arrière tous ces prisonniers ; en voici plus de cinq mille rassemblés près de la Croix-en-Champagne dans un camp auquel nos poilus ont donné le nom du général Joffre ; de là, ils furent expédiés dans diverses régions de la France.



Les comptes rendus de la bataille de Champagne ont dit que la victoire avait été due à l'intense préparation d'artillerie qui avait précédé l'assaut de l'infanterie ; ils ont décrit les tranchées allemandes bouleversées et nivélées par nos obus. Mieux que tous les récits, cette photographie d'une tranchée allemande de première ligne au bois Bricot montre les effets du bombardement exécuté par notre artillerie de tous calibres ; que reste-t-il en effet des défenses accumulées par les Allemands ? tout est broyé.

SERVICE DU PRINCE

PAR
PIERRE VILLETARD

CHAPITRE PREMIER

LA VALISE DU MAJOR

Le *Red-Jacket*, vapeur de trois mille tonnes, avait quitté Capetown à destination de Marseille, le matin du 23 août 1914. Il transportait, outre des marchandises et un certain nombre de passagers civils, une demi-douzaine d'officiers anglais que leur devoir appelaient dans la vieille Europe. Depuis douze jours que durait la traversée, il n'y avait pas un nuage au ciel : la même chaleur accablante pesait sur la mer. C'eût été l'ennui mortel si, parfois, le télégraphe sans fil n'eût apporté quelque nouvelle : les premiers échos des combats qui, déjà, avaient ensanglanté des contrées lointaines.

L'un des officiers, le major sir Arthur Watson, se promenait souvent à l'écart. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au teint rose vif, aux yeux d'un bleu froid, insensible en apparence aux propos qu'échangeait ses voisins du bord.

Ce qui l'attristait, présentement, c'était sa déveine, une déveine folle, invraisemblable. Sans doute, la guerre était bonne, surtout la guerre avec les Germains, mais l'heure mal choisie lui gâchait sa chance.

Sa chance ! Elle tenait tout entière dans sa valise à main livrée comme lui, et pour combien de temps, hélas, à tous les caprices de la destinée. Aussi, durant de longues heures, le major s'enfermait-il mélancoliquement dans l'étroite cabine mise à sa disposition par le commandant. Une fois seul, le verrou tiré, sûr qu'aucun regard ne pouvait l'épier, le major Watson ouvrait sa valise. Elle renfermait, avec du menu linge, un portefeuille en peau de crocodile bourré de documents. L'un des dossiers, une chemise jaune, portait, jeté en travers, un nom, « Mathias Birk », écrit de la main même du major. A l'intérieur, il y avait quatre ou cinq plans bizarrement tracés, avec une invraisemblable profusion de cours d'eau, de massifs, de villages qui eussent dérouté tous les géographes. Evidemment les plans étaient truqués. Était-ce là simplement l'œuvre d'un fou ? Le grimoire, au contraire, avait-il un sens que le lecteur armé d'une clef eût pu découvrir ? Entre les papiers se dissimulait une petite enveloppe. Elle renfermait le fil conducteur qui permettait au major de se retrouver dans ce labyrinthe. Une « grille » aux multiples encoches appliquées tour à tour sur l'un ou l'autre plan révélait que le bon chemin était celui qui, parti d'Okoui, contournait le désert d'Oumab pour remonter par un vallon pierreux vers Paet-Fontein. La route, d'ailleurs, était repérée avec soin. Pas un pli de terrain, pas un ruisselet que n'eût signalé le crayon de Birk. Des hachures désignaient les « terres bleues », ces champs de diamants que l'instinct du prospecteur avait découvertes. Là, disait le vieux, il y avait plus de millions enfouis que dans tous les « claims » du Rand ou de Kimberley.

Ce jour-là, comme les autres jours, le major, d'une main émue, appliqua la grille. Et, cette fois encore bien que chaque tour d'hélice du *Red-Jacket* l'éloignât de sa terre, il vit en rêve les champs merveilleux, il entendit les paroles suprêmes que Mathias Birk avait prononcées.

Leur amitié remontait à cinq ou six ans. Mathias Birk, père de famille, avait perdu tous les siens lors de la dernière épidémie de petite vérole. Resté seul et rongé de chagrin, il buvait un peu. A Kimberley, la vie de garnison n'est pas toujours drôle. Sir Arthur et lui se rencontraient à peu près chaque soir au bar Sullivan. Deux passions communes les rapprochèrent : le whisky et la prospection. Mais si l'officier, le verre en main, tenait tête à Birk, l'Africander, vieux coureur de dunes, en savait plus que lui sur les pierres précieuses. N'avait-il pas, à deux reprises déjà, gagné des fortunes, mais l'argent ne tient guère aux doigts en ces pays neufs. A peu près ruiné, mais vaillant encore, il proposait au major une affaire superbe. Il apportait son expérience. Sir Arthur, bâilleur de fonds, achèterait les « claims », Quatre ou cinq mois passeraient à s'enthousiasmer, puis, au printemps, à l'époque du congé annuel de

l'officier, ils décideront un voyage d'exploration. Birk tomba malade. C'était le tournant fatal d'une maladie de cœur.

Sir Arthur se rappelait qu'un soir, entre onze heures et minuit, le vieux, auquel il avait donné rendez-vous, était apparu, tout à coup, au bar Sullivan. Il avait une figure extraordinaire. Il se laissa tomber sur la banquette, puis, d'une main, tâta son cœur :

— Fini, mon cher, annonça-t-il.

Sir Arthur tentait vainement de le rassurer. Birk secoua la tête :

— A quoi bon ?... Et, maintenant, parlons d'autre chose.

Il avait tiré de sa poche une liasse de papiers. Il l'aplatit de ses gros doigts, puis ses paupières battirent, comme s'il faisait un effort pénible.

— Cela, dit-il avec un sourire amer, cela mon cher Watson, c'est mon héritage. Vous le savez, je n'ai plus de femme, plus d'enfants, rien qu'un ami... Cet ami, c'est vous... Ecoutez-moi. Quand je serai mort, vous irez là-bas et je vous affirme...

Il s'arrêta de parler parce qu'il étouffait, mais, courageusement, il se ressaisit.

— Il faudrait que je vous donne quelques explications, murmura-t-il, mais...

D'un bref coup d'œil il embrassa la salle enfumée. Au fond, trois ou quatre mineurs buvaient, ivres déjà, incapables assurément de saisir le moindre mot de leur entretien. Mais, près d'eux, sur la banquette, un grand corps flasque était étendu.

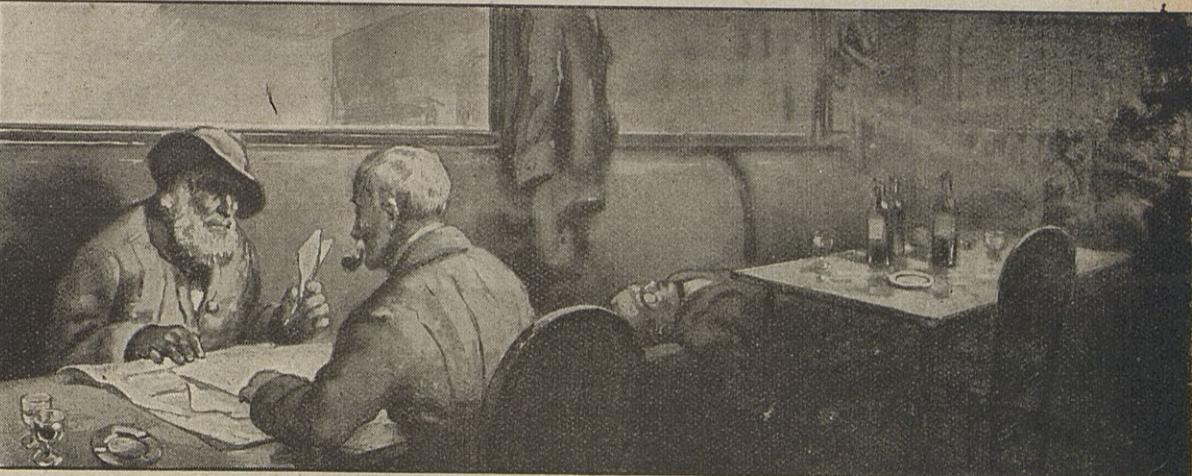
— Cet homme ? interrogea Birk.

Watson haussa les épaules :

— Nagel, l'Allemand... Un pauvre fou qui a roulé sa bosse à travers le monde. Oh ! celui-là n'est pas dangereux. D'ailleurs, il dort.

L'homme dormait, en effet, la tête rejetée en arrière, tous ses membres à l'abandon... Sur la table il y avait quatre bouteilles vides.

— Et pas de danger qu'il se réveille. Il a son compte, ajouta le major.



Birk, minutieusement, déplia ses plans. Puis, d'une poche intérieure, il tira la « grille ». Tout en suffoquant, il donnait à sir Arthur des explications. Il était deux heures quand ils quittèrent le bar Sullivan. Nagel dormait toujours. Au moment de lâcher ses papiers, Birk déclara :

— Monsieur Watson, vous avez toujours été bon pour moi. J'ai été heureux de vous être utile. A présent, mon rôle est fini... Je n'ai plus qu'à mourir.

Il était mort, en effet, huit jours plus tard, emporté par la crise prévue, sa main dans celle du major Watson.

Un mois après, celui-ci s'apprêtait à faire au Damaraland un premier voyage quand, brusquement, la guerre avait éclaté. Sir Arthur, enfermé dans sa cabine, revoyait défiler tous ces événements. Homme parfaitement équilibré, le major Watson avait une devise : « L'Angleterre, d'abord... Moi, ensuite. » Mais il déplorait fort que, pour l'heure, les intérêts de la patrie et les siens fussent aussi résolument en contradiction.

Il reprit ses documents, les compta, puis les remit de nouveau dans le portefeuille sans oublier la petite enveloppe qui contenait la « grille ». Ensuite, il s'épongea le front, alluma sa pipe et remonta sur le pont du *Red-Jacket*. Il était trois heures. Des officiers, sous l'abri d'une tente, jouaient une partie de bridge. Le major appela :

— Samy.

Un domestique noir surgit de l'entre pont. Sir Arthur lui mit une main sur l'épaule :

— Samy... écoute-moi. Il manque un bouton à ma capote 2. Tu vas le recoudre.

— Oui, moucié.

— Ensuite tu passeras mes bottes jaunes à la crème glacée...

— Oui, moucié.

Le major eut une seconde d'hésitation. Puis il dit très vite :

— Auparavant tu iras trouver le stewart. Tu

lui commanderas une bouteille de whisky et tu me l'apporteras sur la dunette.

— Non, moucié, répondit le nègre avec douceur, je ne le ferai pas.

Les joues du major prirent un ton de braise chaude, il ferma les poings.

— Comment, reprit-il, tu ne le feras pas ? Ose donc répéter ce que tu viens de dire.

Le noir ne se démonta pas :

— Non, moucié... Vous savez que le whisky n'est pas bon pour vous. Et vous avez déjà bu trois verres depuis ce matin.

— Ah ! le whisky ne me vaut rien. Coquin, animal, bégaya le major qui leva les poings comme s'il voulait assommer Samy. Que dirais-tu si je t'envoyais par le travers d'une gueule de requin ?

Le nègre eut un large sourire :

— Vous ne le ferez pas, moucié.

— Aussitôt le major desserra les poings.

— Tu as raison, Samy. Je ne le ferai pas. Tu es un « good boy ». Le whisky ne me vaut rien. Je crois bien que je n'en boirai plus un verre de toute cette journée.

Le noir avait tourné les talons. Sir Arthur le rappela :

— Dis-moi, Samy, interrogea-t-il malicieusement, que penses-tu des Boches ?

Ce fut au tour de Samy de serrer les poings. Sa face de singe exprimait une rage concentrée et muette.

— Canailles, sales bêtes, hurla-t-il... Moi les tuer... tous, tous, ajouta-t-il avec un rictus de fureur qui montra ses dents.

Le major éclata de rire :

— Rassure-toi, mon brave Samy, nous y pourvoions.

Seul, accoudé sur le bastingage, il riait encore de sa bonne revanche. C'était une triste histoire, pourtant, que celle de Samy. Le petit « boushman » n'avait pas dix ans quand les Allemands qui « colonisaient » l'Ouest-Africain tombèrent à l'improviste

sur son village. Tous les siens avaient été massacrés. L'enfant s'en était tiré à bon compte en perdant une oreille qu'un hérissé lieutenant lui avait tranchée, sans mauvaise intention, affirmait-il, simplement pour éprouver la trempe de son couteau de poche.

Soudain, derrière l'officier, une voix résonna :

— Comment allez-vous, cher monsieur Watson ?

Le major se retourna. En face de lui se tenait un certain Rosencranz, grand négociant en plumes d'autruche, avec lequel depuis deux ou trois jours, il avait échangé quelques paroles. Rosencranz était Hollandais et... neutre. C'était d'ailleurs, un aimable bonhomme, instruit, obligeant, qui n'avait pas caché, dès le premier jour, la sympathie que lui inspirait la cause des alliés.

— Nous approchons de Marseille, n'est-ce pas, mon cher major ? dit-il, pour amorcer la conversation.

— En effet, répondit laconiquement le major, tout en vidant sur le bastingage le fourneau de sa pipe.

— Vous vous y arrêterez ?

— C'est le terminus de ma croisière. Ensuite...

— Oh ! je ne veux pas être indiscret, protesta le « neutre » en jetant ses deux mains en avant...

— Cela n'a pas d'importance... je ne vous aurais rien dit, répliqua l'Anglais avec une correction parfaite...

— Vous me permettrez bien, du moins, de vous recommander mon hôtel ?

— Le vôtre ?

— Le mien.

— Confortable ?

— Très confortable.

— Bonne cuisine ?

— Excellente.

— All right ! dit le major... Nous aurons donc le plaisir de dîner ensemble.

(A suivre.)

OFFICIERS ALLEMANDS PRISONNIERS

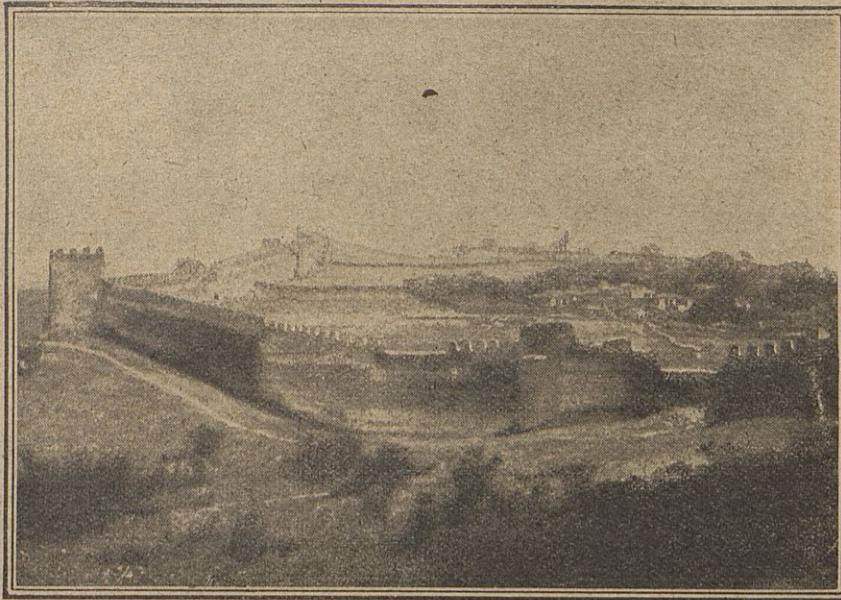


Près de deux cents officiers allemands ont été faits prisonniers au cours des batailles de la fin du mois de septembre ; en voici un certain nombre qui viennent d'être évacués à l'arrière ; ils sont pour la plupart très jeunes et n'ont pas l'air arrogant et la morgue hautaine de ceux qu'on a pris au début de la guerre.



Sous la garde de nos braves territoriaux les officiers allemands faits prisonniers vont rejoindre la gare où ils seront embarqués pour le lieu de leur internement ; il y a dans cette colonne des officiers de toutes les armes, même de la cavalerie ; beaucoup d'entre eux ont perdu leur coiffure ; quelques-uns sont blessés ; ils ont reçu les soins nécessaires dans nos ambulances.

NOS TROUPES ONT DÉBARQUÉ A SALONIQUE



Salonique est entourée d'une enceinte crénelée, dont les blanches murailles sont reliées par des tours ; la partie de cette enceinte qui était élevée le long du rivage a été démolie pour faire place à une belle promenade.



Au-devant de la ville de Salonique on aperçoit le magnifique port qui communique avec le golfe profond et sûr ; c'est le grand entrepôt de la Macédoine ; il s'y fait un commerce très actif de grains, de tabacs et de vins.



Le quartier commerçant de Salonique est traversé par des rues larges et belles, où circulent voitures et tramways ; ces rues sont pavées en lave et assez mal entretenues ; elles sont bordées d'assez jolies maisons.



Les autres quartiers de la ville sont sales ; les maisons sont pour la plupart construites en bois recouvert de plâtre et même de terre ; là vit une population composée d'Israélites, de Turcs, de Grecs, de Serbes et de Bulgares.



Comme dans tous les ports de l'Orient une foule bariolée grouille dans les rues ; animaux et gens s'y pressent ; dans les éventaires en plein air on trouve les marchandises les plus disparates vendues surtout par des mercantis grecs.

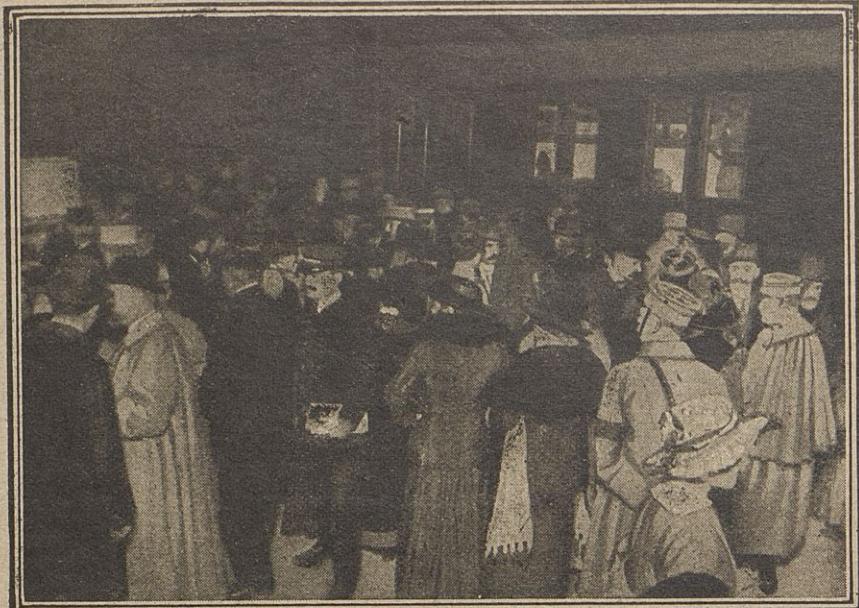


Voici la Municipalité de cette ville qui ne compte pas moins de 150.000 habitants ; l'édifice, quoique imposant, est loin d'avoir la beauté du caravansérail, monument byzantin, et des mosquées qui rivalisent avec celles de Constantinople.

DÉPART DU GÉNÉRAL SARRAIL POUR L'ORIENT



Le général Sarrail, commandant du corps expéditionnaire d'Orient.



Le général Sarrail au milieu de la foule à la gare de Lyon.

SUR LE FRONT RUSSE

On a encore annoncé que le front russe avait été rectifié ; mais pour la première fois, depuis le mois de mai, il est rectifié en avant et non en arrière des lignes ; l'offensive allemande est donc, sinon complètement arrêtée, du moins considérablement enrayerée. Bien mieux c'est à nos alliés maintenant que sur de très nombreux points du front revient l'initiative des opérations.

L'heureux changement dans la situation est dû pour une grande part à nos victoires d'Artois et de Champagne ; les Allemands ont dû transporter en toute hâte sur le front occidental des renforts prélevés sur le front oriental.

Au nord de l'immense ligne, à peu près perpendiculaire, qui va du golfe de Riga au Dniester, von Below attaque en vain la ville de Dvinsk ; les Russes ripostent avec une telle énergie qu'il a dû attendre pendant deux jours un succès de l'armée de von Eichorn entre Vilna et Minsk, succès qui ne vint pas et pour cause. Son aile gauche a été refoulée par les Russes vers la rivière Eckau ; il ne peut traverser la Duna malgré tous ses efforts.

C'est au sud de l'armée de von Below qu'eut lieu l'invasion de la cavalerie allemande, commandée par le général Schmetow, dans le rayon du chemin de fer Sventziany-Gloukoïe ; il s'agissait de couper les communications en arrière de l'armée russe en retraite de Vilna. Les Russes attaquèrent vivement et Schmetow dut reculer jusqu'au lac Boguinskoïe ; les

Russes reprirent Smorgon et battirent von Eichorn à Ochmiany. Leur front fut ainsi rectifié en avant, menaçant le flanc droit de l'armée qui opère contre Dvinsk et le flanc gauche de celle qui manœuvre vers Novogrudok.

Au centre, les Allemands n'ont pas été plus heureux ; ils avaient rassemblé là de grandes forces pour percer le front russe entre Minsk et Bobrouisk, c'est-à-dire vers la Béresina et le Dniéper. Mais ils furent battus d'abord sur le canal d'Oginsky, puis autour de Baranovitchi. Au nord ils furent rejettés de Nesvij avant d'arriver à Slutsk et au sud les Austro-Allemands durent repasser la Chara supérieure. Au sud, après les victoires du général Ivanof, les armées austro-allemandes ont été réorganisées sous la direction unique du général von Linsingen. Pour détourner l'attention des Russes de cette réorganisation, le général Puhallo attaqua vers Rovno-Doubno ; mais il fut battu et rejeté au nord vers Kolki ; des renforts prélevés sur l'armée de Mackensen lui furent envoyés et il résista sur le Sty.

**

Les événements qui se déroulent dans les Balkans vont avoir une répercussion sur tout le théâtre de la guerre. La Bulgarie a mobilisé ; la Quadruple-Entente a rompu ses relations avec elle. Un premier contingent de troupes françaises a été débarqué à Salonique et a été aussitôt dirigé vers la Serbie. Les Austro-Allemands ont concentré des forces importantes sur le Danube et l'attaque a commencé sous la direction de Mackensen. Le 6 octobre, des troupes allemandes auraient traversé la Save, la Drina et le Danube. L'héroïque armée serbe est prête à résister à cette nouvelle invasion.

LE PAYS DE FRANCE
offre chaque semaine une prime de
250 francs au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 51, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru à la page 13 de ce fascicule et intitulé "Les fils de fer barbelés".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

Grande Exposition de « L'ART A LA GUERRE »

TABLEAUX DE GLOIRE ET TRAVAUX DE SOLDATS

La grande exposition organisée par LE PAYS DE FRANCE s'ouvrira, comme nous l'avons annoncé, le 20 octobre et sera clôturée le 30 novembre. L'Etat, non content d'avoir mis à notre disposition les salles du Jeu-de-Paume des Tuilleries pour donner à cette belle manifestation artistique le cadre qui lui convient, lui ajoute encore un intérêt particulier, en consentant à y faire figurer une collection inestimable de tableaux militaires formant une galerie d'art, de haute actualité malgré son caractère rétrospectif. Ces toiles de maîtres provenant des musées nationaux et de collections particulières sont signées Van der Meulen, Swebach, Vernet, Gros, Siméon Fort, Bayetti, Yung, Géricault, Delacroix, Raffet, Charlet, Eugène Lami, Bellangé, Meissonier, Alphonse de Neuville, Guillaume Régamey, Henry Regnault, Aimé Morot, Edouard Detaille, etc.

Les prix d'entrée à cette exposition sont fixés : 1 franc en semaine et 0 fr. 50 les dimanches et fêtes. Chaque jour un concert instrumental aura lieu de 2 heures à 4 heures dans une salle aménagée en jardin d'hiver.

Tous les bénéfices qui résultent de cette double manifestation artistique seront partagés en deux parts égales ; l'une sera versée à la caisse de la société de bienfaisance « La Fraternité des Artistes », l'autre sera répartie entre tous les exposants du concours organisé par LE PAYS DE FRANCE.

Rappelons que le concours de « l'Art à la Guerre » est ouvert, non seulement aux objets divers fabriqués par les poilus, mais aussi aux CROQUIS, DESSINS, AQUARELLES, TABLEAUX, MOULAGES exécutés sur le front et à tous les JOURNAUX DE TRANCHÉES.

Pour prendre part à ce concours doté de 100 prix, dont 2.000 francs en espèces, il faut :

1^o S'inscrire par une lettre adressée au PAYS DE FRANCE et indiquant le nombre d'objets présentés au concours afin de recevoir, par retour du courrier, un nombre égal de fiches de renseignements.

2^o Dès réception de ces fiches, les remplir en se conformant strictement aux indications qui y sont portées, puis les retourner au PAYS DE FRANCE.

3^o Adresser en même temps au PAYS DE FRANCE les objets présentés au concours en ayant soin de fixer à chaque objet une étiquette portant le nom et l'adresse du concurrent.

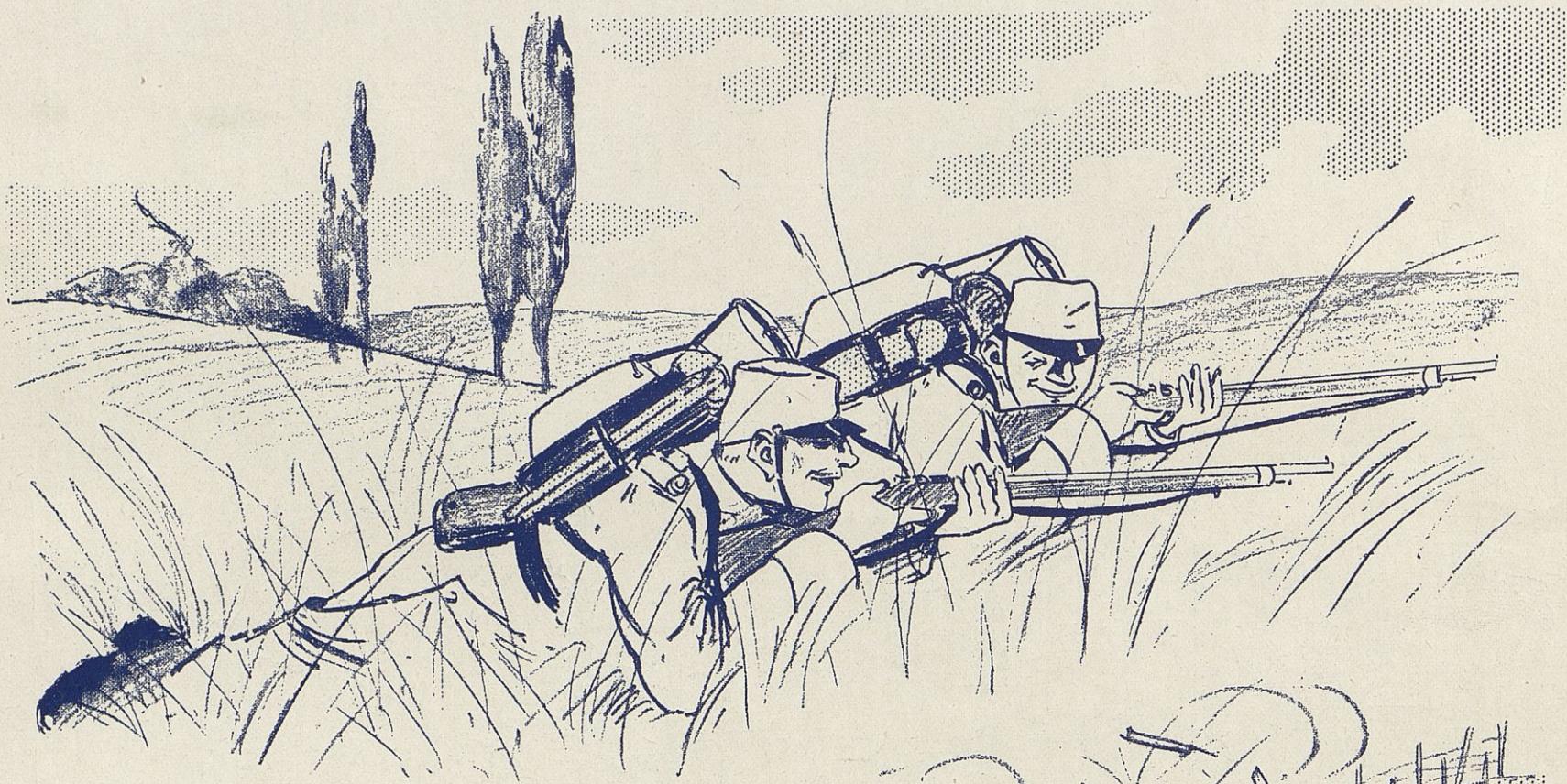
AVIS IMPORTANT. — L'envoi des fiches de renseignements et des objets ne doit pas être fait plus tard que le 15 octobre.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



— Moi, mon vieux, j' choisis les maigres,
c'est plus poilu pour faire mouche.



LE BRIDGE DANS LA TRANCHÉE

— Eh bien, si vous voulez, messieurs, cette fois-ci encore, ça sera un sans-atouts.